

L'ouvre-boîte

Portraits d'habitants



Cité Jacqueline Auriol | Coulounieix-Chamiers
résidences Ça déménage | Compagnie Ouïe / Dire
septembre 2021 – février 2022

marion renauld

•

Le présent texte rassemble des portraits d'habitant.e.s de la Cité Jacqueline Auriol de Coulounieix-Chamiers, un quartier HLM dit « prioritaire », ainsi que d'autres acteurs de ce territoire (électricien, chef de chantier, architecte, maire), rencontré.e.s au hasard lors de plusieurs semaines de résidences artistiques pluridisciplinaires, étalées sur une année et demie.

J'ai frappé à la machine à écrire la version originale de ces poèmes, après-coup, puis la leur est lue en face-à-face quand nous nous sommes recroisés, sans RDV, au cours de temps de résidences ultérieurs. À chacun.e fut donnée une photocopie de leur portrait, c'est là la moindre des choses.

Cette expérience de poésie de terrain, qui juxtapose, à quelques semaines près, la production et la diffusion d'un texte adressé, risquant, pour ainsi dire, la confrontation directe de ce qu'on écrit avec ceux et celles dont on parle, a permis *in fine*, en particulier avec certains habitant.e.s, de créer des liens d'une rare confiance, parfois même de connivence et de complicité. La suite de cette aventure prouvera, s'il en est, que la poésie fait partie des outils de transformation sensible, relationnelle, et sociale.

Voici donc, dans l'ordre d'écriture :

Khalid, Abdel, Khadija, Julien, Cristinel, Alain,
Monsieur Chinouil, Mérouane, Khadra, François, Yasser,
Cathie, Rafik, Paul, Yvette, Nabil, Zakaria et Thierry.

(Cette préface, que je rédige en septembre 2025, est l'occasion d'honorer modestement, par-delà tristesse et colère, la mémoire de Mérouane, mort en juillet 2024.)

•

Khalid

Khalid vit ici. Il a vécu ici, n'a plus vécu ici, est revenu y vivre. Khalid est celui à propos duquel ses amis disent qu'il est « la fondation du quartier ». Et Khalid fait partie de ceux qui disent qu'ici « c'est chez nous, c'est notre territoire, la source » et puis « c'est malheureux à dire mais ici c'est chez nous ». Khalid fait partie de ceux qui se disent « frères » entre eux quand ils se causent.

Khalid est arrivé en trottinette électrique. C'est par lui-même qu'il est venu. Parfois il porte une casquette à fleurs. Il peut passer pas mal de temps à ne pas dire un mot, à être un peu plus loin, à rester debout les mains sur le guidon, à écouter pour dire à un moment, quand il faut, ce qu'il pense. Il peut aussi passer du temps assis sur une chaise à dossier pliable, dans cette allée en pente qui relie l'avenue au cœur de la cité, avec des frères et leurs voitures. On ne sait pas si Khalid prend l'air, le temps, la pose ou la tangente, mais on peut se douter qu'au-dedans ça fourmille.

Khalid a la trentaine passée. N'a pas d'enfants, n'a pas de femme, a « la certitude ». Il est celui qui dit « je ne me plains pas, j'ai la certitude ». Et peu après ce qu'il répète plusieurs fois, que « si on était tous parfaits, ce serait trop facile ». Khalid a forcément conscience des paquets de difficultés qui obstruent si souvent cette allée en pente qu'on appelle la vie, faute de mieux. Et qu'on s'efforce d'emprunter pour la monter, éviter les chutes et rechutes. Khalid avance, Khalid recule, on ne peut pas prévoir qu'un en avant, trois en arrière, Khalid ici maintenant bloqué pour des histoires de dossier égaré. La certitude au moins qu'elle en a un, de dossier, la chaise pliable que Khalid n'oublie pas de prendre avec lui. S'asseoir, bouger, actions élémentaires. On ne cesse de traverser des espaces et de les habiter, et faute de tout, de nous-même les occuper, nous en préoccuper. Khalid est en mouvement, Khalid est élan. Il est celui qui dit « avant, je ne me serais jamais arrêté ». Et Khalid tu t'es arrêté, c'était dans l'après-midi d'un lundi, ça a été deux heures. Ainsi fut-il.

Dans les gestes qui disent autant sinon mieux que les mots, il y a ce lent changement de la place de ton masque sur ton visage.

D'un départ qui cachait tout, puis le nez libre, puis la bouche libre et jusqu'à l'ôter complètement. Tu n'as pas, Khalid, choisi de l'enlever en débarquant, parce que c'est peu à peu et en prenant tes marques, ou quelque garantie, qu'alors tu t'autorises à entrer dans le vif. Khalid n'est pas de ceux qui vont tout feu tout flamme. L'invisible le travaille. Et le rapport de l'apparence au noyau dur de vérité. Et le rythme du dévoilement. Son volcan intérieur possède des verrous.

Si on était tous parfaits, ce serait trop facile. On ne sait pas pourquoi on connaît des épreuves, et des épreuves de quoi. Il faut chercher. Khalid cherche. On ne sait pas pourquoi de telles contradictions, des certitudes claires et des applications qui sentent le brouillon. Il faut viser. Mais tout se passe ici. Et non Khalid ce que tu penses, c'est qu'ici n'est qu'un vague gribouillis, les coulisses pour après, on ne sait pas quel rôle on joue, on ne sait pas quel rôle jouer, les vrais masques tombent à la fin. Et qu'à la fin sont les flammes, ou les femmes. Et qu'ici pour l'instant, ton dossier s'est perdu. Qu'aucun dossier ne peut atteindre la perfection des cinq livres sacrés, tu dis. Cinq livres, je pense cinq doigts. J'aime bien notre conversation.

Si toi c'est l'invisible, moi c'est l'indicible.

Khalid en arrivant tu m'as demandé, je ne sais plus comment, ce que je faisais là, et je t'ai répondu que je réfléchissais à ce que c'était de vivre ici, je t'ai posé la question. Et après on a dérivé. Mais d'abord tu m'as dit « il y a des avantages et des inconvénients » et puis tu m'as donné un avantage et un inconvénient. L'avantage, c'est que tout le monde se connaît, alors ça fait un peu communauté, si quelqu'un a besoin de quelque chose, il peut demander. L'inconvénient étant qu'en vivant les uns sur les autres, les uns avec les autres, parfois on n'est pas d'accord. Par exemple les jeunes et les vieux. Ce qui est drôle Khalid, et que tu reconnais toi-même, c'est que c'est cette même chose qui est avantageuse, qui parfois nous encombre. Ce fait-là d'être ensemble ici et maintenant. C'est l'élégance des différences qu'on ne sait pas bien faire, les écarts impossibles à combler, qu'on ne voudrait pas tant combler. Si on était tous pareils, ce serait trop ennuyeux, et ce serait trop facile si on était d'accord.

Un jour plus tard avec tes frères et leurs voitures, il y a deux mots que j'entends, et non pas un plus et un moins, mais vu la chose deux plus comme deux pouces levés, à savoir principes et valeurs. Dans la catégorie des monsieur et madame, ça pourrait faire un couple parfait. Beaucoup moins discordant que monsieur avantage et madame peine perdue, beaucoup moins dissonant que le visible et l'invisible. Khalid je ne crois pas à la binarité. Il y a l'entre-ouvert, il y a l'aperçu, précisément les franges de l'opaque, du diaphane et puis ce clair-obscur des lueurs de bougies, des espaces plus fragiles sans doute mais moins denses que du rien ou du tout, des choses trouées de second pas, de troisième terme, et le courage entre être lâche et être téméraire. J'aime tes hésitations, j'aime tes tentatives. Te voir debout droit et figé sur ta trottinette, la possibilité de bouger.

Khalid fait partie de ceux qui attendent, qui en attendent pas mal, qui attendent le meilleur, qui aspirent, qui aspirent l-au-delà dans l'ici comme il est. Ce qui ne l'empêche pas d'agir, ce qui l'empêche parfois d'agir, comme c'est diablement compliqué. Son volcan intérieur lui joue des tours de temps en temps. Mais il y va, il avance, il attend, il recule, il attend, on n'a pas toujours les cartes pour sortir du piétinement, Khalid roule. Ce qui va faire bizarre, il dit, c'est « quand il n'y aura plus le E ter », il dit « ça va faire bizarre ». Il dit « j'ai un pote qui y habite, quand je me lève, je regarde par la fenêtre, on se dit bonjour ». Khalid fait partie de ceux qui saluent aux fenêtres, pour qui un salut est un salut, quand bien même ce n'est pas le saint salut final. Saluer est aussi un geste élémentaire. Pour entrer peu à peu dans le vif du sujet. Khalid a comme le vif à fleur.

Abdel

Abdel il a fait ma journée avec trois phrases, deux répliques et une question. Échec, échec et mat et bim, c'était plié. En trois coups et quelques secondes, un certain mardi vers 16h, une adversaire muette, bée, qui avait bien pourtant le pouvoir de parler, le statut même de répliquer et jusqu'au devoir si on ose. Mais non, rien qu'un flagrant délit, une sorte de mépris de classe qu'on farde derrière un sourire, de convenance, loin, une pacifique indifférence. Abdel a quelque chose de la revanche froide, de l'argument massue et non moins convivial. Primesautier, si on osait. Abdel ose.

Une femme descend l'allée qui relie l'avenue au cœur de la cité. Ses blonds cheveux sont bien coiffés, elle porte un tailleur et des talons qui claquent sur le chemin qui est pour nous en contrebas. Elle marche, elle a son téléphone dans sa main droite, elle s'arrête, elle vise le bâtiment D avec son échafaudage et ses façades à moitié rénovées, elle continue *et cætera*. « Vous prenez des photos Madame ? », demande Abdel quand la dame est à peine à dix mètres de nous. Et la dame se retourne, esquive, sourit, poursuit. « Vous travaillez à la mairie ? », à quoi elle a l'air d'opiner, mais c'est une dame très occupée, on ne peut pas non plus dire bonjour à tout le monde et se mettre à causer avec n'importe qui. La route est longue avant de réussir à voler la beauté.

Deux questions et bim, la réplique. « C'est des photos de l'intérieur qu'il faut prendre ! »

Il n'y a pas de suite. Pas de suite avec elle. Une fois la tâche effectuée, la dame s'en revient par la même allée, les yeux cherchant plutôt à assurer ses pas sur un sol pas si lisse quand on a des talons. Petite femme aux bonnes joues, le monde est si sauvage. Pourtant Abdel est un jeune homme fort bien mis de sa personne. Il ne suinte pas la peur. La peur est dans nos têtes. Protège ta tête, dit Laure, et peut-être ta tête te sauvera le corps. Abdel protège sa tête en raisonnant. Vite fait bien fait. Bien fait.

Abdel fait partie de ces soi-disant jeunes. Son corps est pris dans les images que les bonnes joues véhiculent à force de choisir toujours les mêmes clichés. Abdel a quelque chose du plaisir de

faire mentir les portes ouvertes, d'inverser les rapports comme d'une photographie, scruter son négatif. Et le hors-champ.

Cette beauté de façade sur laquelle la dame désire s'appuyer à des fins d'auto-promotion, « c'est comme les femmes et le maquillage », considère-t-il en précisant « je fais pas de généralité, mais c'est pareil ». Abdel fait partie de ceux pour qui le mensonge organisé est une insulte à l'esprit humain. En plus d'être dangereux. Parce qu'en terme de priorité, tant qu'à aller sur le terrain, au péril de ses pieds, c'est absolument clair pour lui que « d'abord ils devraient chercher l'amiante, et refaire la tuyauterie ». Abdel fait partie de ceux qui ont bien compris que la santé des gens n'est pas la première des motivations dans le grand jeu cynique de l'éco-politique. Qu'elle est hors-campagne électorale. Ne reste qu'à protéger le corps de ses propres enfants, ne reste qu'à les éloigner de ces plaies brutes que personne ne pense à panser et qui bavent sur tout le bas des quatre côtés du bâtiment F. Juste à hauteur d'enfants. Regardez encore là-bas, cette petite fille. Khadija dira plus tard ce que n'importe quel être sensé en arrive à conclure, et quand bien même le cœur n'aurait pas de pitié, que c'est « du cache-misère ».

Le quartier n'est pas en mutation, il est en ruines. Le chantier n'est pas apaisé. Il gronde. Pour l'auteur du *Meilleur des mondes*, le mensonge organisé est l'un des trois pires maux du XX^e siècle. Les deux autres sont l'idolâtrie nationaliste et la distraction infinie. Abdel ne lit pas trop mais il sait cela. Il travaille et il compose avec ses origines. Abdel a le sourire critique, la vigilance quotidienne et la langue informée. On parle des déterminismes sociaux et de l'histoire de France. Il connaît les codes, il ne se laisse pas faire, il se fait. Il est rusé, Abdel. Et sans doute même qu'il est fair-play. Il ne laissera pas passer sans mot dire. Maudire.

Khadija

Khadija n'habite plus ici, depuis pas longtemps. De Montpellier, enfant, elle a atterri à Pagot, puis de Pagot ici, et d'ici à un peu plus loin mais pas tant, elle vient chaque après-midi avec son fils qui a maintenant dix mois et qui commence à marcher. Khadija vient ici parce qu'elle a ses amis, Julien et Anaïs et sans doute encore d'autres, et aussi sa sœur Donia dont Seb, son amoureux, est descendu de Metz. Khadija est de celles que constituent des liens.

L'attache que Khadija ressent avec le quartier tient beaucoup au fait, comme elle dit en passant et les yeux portés sur les alentours, que c'est ici que sa maman est morte. Le fils de Khadija est ici comme chez lui. Les pieds du fils de Khadija foulent une pelouse pleine d'émotions.

Quand Khadija ou ses amis parlent de quelqu'un qui les irrite ou les agace, ils disent « va là-bas », et ça les fait rire. En comparaison, ici demeure et doit rester un espace protégé, un cocon protecteur, un lieu tissé de groupes de gens qui se fréquentent en bonne entente. Et c'est à peu près ça. Ce n'est pas l'Arcadie, un pur pays mythique où la nature sauvage y était harmonieuse, paisible et indolore, mais on peut profiter de l'ombre sous les arbres et des vastes prés verts. Le fils de Khadija grandit bien entouré, petit Pan, petite chimère métisse et potelée, petit ange sans aile parce que non, nous n'avons pas besoin de paradis, parce qu'ici nous suffit.

Khadija voit clair. C'est elle qui dit que les travaux sur la façade du bâtiment D sont du « cache-misère ». Mais dehors est accueillant, et solides les amis. On compense les pertes avec des temps précieux. On se plaît entre sœurs à se souvenir des folies de jeunesse. Quand Donia s'était mise en tête de couper l'arbre qui lui barrait la vue sur la fenêtre de son coup de cœur de l'époque. Et les arbres dans nos amours, les arbres dans nos amitiés. Les arbres qu'on voudrait graver pour l'éternel du sentiment, et voir bouger la trace dans le cycle des ans. On parle de ça aussi sous le micocoulier, assis de part et d'autres de la table de barbecue. Julien dit qu'il attend d'avoir rencontré le mec de sa vie pour gratter leurs deux noms. Khadija dit avec

regret qu'elle a laissé passer la date de l'offre de la ville, qui propose de planter un arbre à la naissance d'un enfant. Quelque chose nous fait rêver dans les liens avec les vivants qui ne sont pas humains. Khadija frotte la table en bois avec sa clé, l'entailler de son initiale. On regarde la table et les signes qui y sont déjà, plus ou moins lisibles. Et je pense au mépris de Flaubert pour ce geste-là, de graver son nom partout. Ici ça m'attendrit. Parce que ça semble plus modeste que de diviniser des monts, des mers, des étoiles ou des villes en leur donnant des noms tirés de nos mythologies, des puissants de l'histoire qui perpétuent les drames. Un arbre pour le fils de Khadija, un K dans la table du pré de la cité Auriol, la cité Khadija, Khadija bonne mère, ses longs cheveux et sa débrouille et les sirènes, allez là-bas, les nymphes et les ondines, on se met au soleil ici, on devient nos propres soleils, Khadija tes cheveux cascades et cette façon généreuse d'emmêler ton petit bonhomme aux fils d'autres vies bienveillantes, de le faire pousser dans une terre qui a du sens pour toi, qui est ce champ fertiles en foutus jours heureux.

C'est une gageure d'apprendre à marcher et de garder les pieds sur terre sans se noyer dans la vallée des larmes. Le fils de Khadija s'en sort très bien. Khadija l'encourage, Khadija est de celles qui savent accompagner, Khadija est de celle qui savent adoucir, que le sol ne soit pas si dur, que ce qui marche ne casse pas, que les chutes ne soient pas fatales. Khadija est de celles qui savent rebondir, tes courbes Khadija.

Je ne sais pas si tu dirais qu'ici est chez toi, chez toi au sens privé. Tu sais que tu passes, tu sais que les choses passent, tu sais que tu participes. Tu relies comme entre les deux extrémités d'une bouche, un sourire. L'idée t'a plu de te retrouver dans un poème, quand je me suis permise de demander vos noms. Il plaît à ce poème de t'accueillir en lui. Il plaît sans doute aux arbres de vous ombrager. Il pourrait même plaire à la table de sentir vos doigts caresser ses entailles. Nous sommes liés. Parfois le poème ne dit que ça. Nous nous gravons les uns les autres, nous nous empreintons, nous nous empruntons, nous nous donnons, nous nous donnons des coups, nous nous donnons des coups de mains, nous jetons des coups d'œil, les liens sont plus ou moins profonds et le poème ne dit que ça, que nous sommes pris dans

la nature où, comme chante Baudelaire, « les parfums, les couleurs et les sons se répondent ». C'est une gageure d'apprendre à se mêler sans heurt, à trouver peu à peu à quoi ça rime la vie. Khadija sait cela. Khadija tu pousses la poussette et quelque part tu fais déjà comme la fin du poème, le dernier vers de Baudelaire, tu fais dans « les transports de l'esprit et des sens » ou quelque chose comme ça. Pour le reste je ne sais pas. Tu travailles la continuité.

On a ri de cette anecdote à propos d'une amie qui vous a dit ce qu'elle allait faire et qui a fait ce qu'elle venait de dire, à savoir carrément sauter de la voiture en marche. Faire ça semble inimaginable, et incroyable de s'en sortir avec juste une égratignure. On s'est mis à la place du type, celui qui conduisait et avec qui elle était en train de s'embrouiller, comme quoi probablement il n'a quand même pas dû se sentir très bien. Khadija est de celles qui se mettent à la place, qui ont l'empathie franche. On a bien rigolé. Les aventures des autres aussi sont savoureuses. Les aventures sont cela même qui sort de l'ordinaire, et Khadija c'est l'ordinaire qu'elle poursuit, dans l'ordinaire qu'elle s'aventure. Il y a du panache dans les ruptures, du spectacle dans les bris, des shoots d'adrénaline dans les sorties de routes. Mais il y a du labeur dans l'enthousiasme des routines, et Khadija laboure.

Khadija comment tu sèmes et comment tu déroules. Je pourrais faire de toi une figure d'abondance, du blé dans tes cheveux, des fruits dans la poussette et toujours cette image de la vierge à l'enfant. Mais il n'en faut pas trop, ici est autre chose qu'une tombe ou un berceau. Khadija ne tisse pas pour découdre la nuit. Khadija tisse encore et Khadija fait vivre ceux qui la font vivre.

Julien

Julien a Cédric pour beau-père et Brandon est son demi-frère. Julien a la vingtaine, il est venu s'installer là avec sa mère il y a déjà quelques années, quand sa mère a emménagé avec Cédric. Avant Julien a habité à peu près les quatre coins de la France, il dit avec sa main qui papillonne partout, il dit avec ses airs. Julien est gay et il l'assume. Julien assume. Julien est un papillon qui tourne autour de sa gourde remplie de Ice Tea. Pêche, on devine. Julien s'évente avec des ailes au bout des doigts. Julien a la pêche vaporeuse, du velours aux lèvres.

Cédric le beau-père de Julien est quelque chose comme le contraire de ça. Cédric est ouvrier avec un ventre comme un gros ballon. Julien est une liane. Mais Cédric et Julien ont en commun ceci, le goût des autres, le plaisir du partage, la qualité de mettre bien tout le monde. Julien il propose du Ice Tea avant de se reprendre parce qu'il est un peu enrhumé. Julien qui propose d'aider à porter des tables et des chaises quand la situation se présente. Cédric qui pose des barrières quand il faut sécuriser un espace de rencontre festive. Cédric qui offre une bière à chaque ouvrier au premier jour de leur présence sur le chantier, qui organise les barbecues de la débauche le vendredi midi. En-dehors des liens du sang, donc, l'allant facile pour tout faciliter. Sauf à les chercher, on devine. Julien capable de s'exaspérer, Julien capable de s'extasier. Profite papillon.

Tu racontes qu'une seule fois dans la cité c'est arrivé que quelqu'un te fasse une remarque en passant. Tu portais ton short que tu mets chez toi pour être à l'aise, et aussi parce que tu sais bien qu'il te met en valeur, aucun doute, tu n'es pas du genre à montrer que tu doutes et bon, parfois pour ne pas aller très bien tu le gardes et tu sors faire ce que tu as décidé de faire, tu es du genre à décider. Et quelqu'un t'a fait une remarque, une remarque de décence sur la taille de ton short, une remarque en passant vite et le temps d'être un peu plus loin tu lui as quand même lancé que c'était quoi le problème, c'est toi qui a un problème avec ta virilité, ou quoi. Franchement. Et cette expression « va là-bas », par laquelle tu clos le débat, s'il y en a qui ne sont pas contents, que ça dérange, c'est pareil, qu'ils regardent ailleurs, c'est juste dommage pour eux parce que tu

sais très bien qu'il te va comme un gant, ce short. Julien qui papillonne en effigie décontractée. « Va là-bas » dit la connivence avec son amie Khadija, pendant qu'il raconte, c'est beaucoup trop risible, on rigole et basta. Mais quand Khadija dit qu'il y a un travelo à Périgueux alors Julien relève, « on ne dit pas travelo », travelo c'est méprisant, Khadija dit ah bon et puis comment on dit, on peut dire « trans ». Il faut faire attention pour prendre soin des papillons. Les mots sont des filets qui sont parfois désagréables. C'est tout. Julien. Tu fais la part des choses et des choix. Entre ce qu'on est en droit d'attendre de toi, les règles acceptables et le reste et pour le reste, tu fais encore bien ce que tu veux.

Julien est celui pour qui le mot liberté, liberté d'être et liberté de mouvement, a un sens. Liberté de voler dans l'air saturé d'arrangements, de collections d'étiquettes épinglant mal, épinglant tout court. Le sens d'un short. Les contraintes limitées dans l'émancipation de soi. On devine.

Et Julien est aussi celui qui chaque jour veille sur Brandon, cinq ans. Brandon est cet enfant qui s'est approché de la table de barbecue sur laquelle j'avais posé ma machine à écrire, un certain mardi après-midi. Brandon sort de l'école, il y a Julien et Khadija, son fils et sa sœur, Brandon curieux d'essayer quelque chose à frapper sur les touches. Il touche. Il a des paillettes autour de la bouche qui sont du sel de chips. On écrit maman, on écrit Brandon en s'essuyant les doigts. Et puis Julien qui veille, qui dit « écoute la dame » et Julien qui demande que je note la date au crayon et mon nom sur le papier, comme ça il pourra l'accrocher sur le mur dans sa chambre, la chambre de Brandon est l'antre de souvenirs, de fêtes et de rencontres, une collection de trésors quotidiens. Il faut choisir ce qu'on épingle. Julien est encore celui qui attend d'avoir son propre appartement pour encadrer un poème que j'avais tapé en juillet, qu'il désirait, qu'il trouvait trop stylé dans un cadre, bientôt un jour chez lui. Quelque chose comme la beauté attire Julien, l'émeut et le motive. Il est ce papillon que séduit la lumière.

Et puis l'amour aussi. Dans le ventre les papillons. Toutes les poudres iridescentes contre les rabats-joie. Julien capable de mentir pour s'offrir du bon temps avec son copain du moment, il

raconte, ado. Ses doigts butinent au-dessus de la table, sa tête bouge comme d'un oiseau. L'amour est nécessaire, l'amour est l'échappée. Le fichu temps volé. Au fond il en faut peu, que cette intensité, les amours fugitives, furtives amours, des songes d'éternité et de nuits en plein jour. On devine cela dans le caractère trempé de Julien, les humides émois, la puissance de l'intime dans son extravagance. Cette mèche qu'il recoiffe et qui n'en finit pas de tomber.

Le champ de la cité, combien a-t-il de fleurs où Julien peut aller glaner le suc suave de quelque joliesse, combien de gentillesse, d'allègres friandises ? Et parfois cette posture lasse de Julien, cet air un peu blasé, 'enchantement qui s'éteint. Nous entrons dans l'automne, le printemps est Julien. Ce qui est chatoyant ne semble pas durer, mais Julien veille toujours, avide d'étincelles. Il a soif. Il a la soif au bout des cils, il vibre. Il bavarde à combler sa soif. On devine. Il vibre avec des airs de lenteurs alanguies. Il n'a rien de nerveux, il ondule. Aux ampoules de la cité on ne sait pas s'il brûle ses deux paires d'ailes. On ne sait pas s'il brûle ou bien s'il est brûlé, on sait qu'il met du sel dans la vie de Brandon, du sucre dans la sienne. On devine qu'il aimerait sur sa peau le frôlement de mille papillons. Et qu'il raconterait avec ses airs combien c'était trop bon, trop doux.

Et après il se lève, attrape sa gourde et s'en va. Julien fait partie de ces gens qu'on regarde passer, qui ont une certaine grâce et une certaine confiance, qu'on ne peut pas saisir et qu'on laisse filer comme justement quand on s'écrie Oh tiens, regarde, un papillon !

Cristinel

Cristinel habite un des appartements nichés au deuxième étage du bâtiment D. sur son balcon, il y a cinq plants de tomates, chacun dans son pot et haut de presque un mètre. Il y a aussi un parasol ouvert, rayé bleu et blanc, et une statue de cigogne blanche à qui il manque le bec. Sur la page Wikipédia concernant les cigognes, tu peux lire qu'elles ne peuvent ni chanter ni crier parce qu'elles n'ont « pas de muscle trachéo-bronchial autour du syrinx » et qu'elles ne communiquent donc entre elles qu'en claquant du bec. On appelle ça le craquètement, ce que font aussi les grues, les cigales et les grillons ainsi que tous les gens qui sentent craquer leurs dents quand se convulsent les muscles de leur mâchoire. La cigogne de Cristinel n'a pas de bec, elle est silencieuse par défaut et peut-être Cristinel est-il également silencieux par défaut, lui cet ancien rockeur ayant été jadis membre d'un groupe de métal dur, chanteur hurlant de Stress, le nom du groupe. Cristinel cause dans un français encore sonnante, Cristinel ne craque pas, ne montre pas les dents, ne se prend pas le bec, résiste. Et c'est tout à fait net que Cristinel a quelque chose à voir avec le langage, avec les voyages, même avec les plumages.

« Ma tête elle est pleine et fatiguée », il dira Cristinel, un certain jeudi, en sortant du travail avec son sac à dos porté sur une épaule, son bandana serré sur le crâne jusqu'au début des oreilles, ses colliers et ses bracelets en masse aux deux poignets. Les bracelets ne signifient rien, « le passé c'est le passé », Cristinel voudrait un jardin, voudrait partir d'ici, changer d'appartement ou même de ville, pourquoi pas Thionville, il a regardé, un endroit frontalier, Cristinel fait partie des oiseaux migrants. Parti de Roumanie, passé par la Turquie, l'Italie, le Portugal et puis la France, dix ans à Dax et puis ici. Cristinel est un travailleur européen. Il rêvait déjà de la France quand il avait 11 ans, il connaissait par cœur les noms des rois, Pépin était un nom qui lui plaisait beaucoup. Il a eu mille métiers, il a même vécu dans la forêt alors qu'allant chaque jour suivre sa formation. Mais Cristinel n'est pas ce genre d'oiseaux bagués, quoiqu'il en porte aussi, il ne veut pas de CDI, il bosse bien, il veut des contrats courts et pouvoir tout refaire ailleurs.

Maintenant il a un chat, c'est un peu moins facile, il s' imagine quand même partir à Thionville. Rien ne le retient. Il sait ruser pour éviter l'embauche définitive, et son mal de dos va passer. Il sait aussi ruser pour ne pas qu'on s'attache à lui, il compte les pourcentages d'amour véritable quand on lui en promet. À 100 % lui-même il a aimé une fois, mais l'amour est passé, vole vole l'amour. Il ne veut pas d'embrouilles, il règle celles des autres, il raconte qu'étant jeune, il écrivait des poèmes pour ses amis quand eux voulaient reconquérir leur belle. Maintenant il n'écrit plus parce que la poésie est toujours quelque chose qui va avec l'amour.

Cristinel est celui que j'ai rencontré l'été dernier et qui debout, à Luciano, a traduit en roumain le poème que Luciano m'avait demandé de lui écrire, la veille. Luciano était de passage, on avait causé, il m'avait proposé d'essayer comme ça son tabouret de manche, il m'avait montré ses permis de conduire et le peigne qu'il gardait dans son portefeuille, il était allé chez Cristinel prendre une douche et couper ses cheveux et tout deux étaient revenus le lendemain et Cristinel avait, dans son français sonnant, dit toute la poésie frappée pour Luciano, pierres et lumières. Repos pour les vieux os. Cristinel ta main caressant les poils de ta barbichette, je te tiens tu me tiens, Luciano est parti, reste Cristinel, trois mois plus tard tu m'offres une bière chez toi.

Tu soulignes en ouvrant la porte qu'il y a pas mal de chiffre 2 dans ton adresse et dans la date de ton emménagement. Tu diras aussi avoir cru par deux fois m'apercevoir à des endroits et des moments précis, mais qui sont impossibles. On dirait Cristinel que tu cherches des signes, les symboles te travaillent. Dans ton salon il y a deux cadres avec des images d'aigle. Évidemment c'est éloquent. Et puis en face du canapé, il y a un miroir, et devant le miroir, posé sur un petit meuble en bois, un globe, et à droite du globe, un pied, à gauche du globe un autre pied. Des aigles, un miroir, la terre et deux pieds de mannequin, deux pieds nus et coupés juste après les chevilles et comme des parenthèses enseignant l'orange bleue et le tout dédoublé dans le reflet derrière, et le tout survolé par ces oiseaux de proie dont on dit qu'ils trompettent, c'est beaucoup de symboles et pas moins de sensible à même être grandiose. Le miroir ne renvoie que ce

dont on se pare, le reste larmoie en silence. Aux cours de français que Cristinel à dû (ou dus) suivre, après que la prof avait estimé avoir épuisé les deux sens du mot « tache », orthographiquement distincts, à savoir « une tache » et « une tâche », Cristinel a objecté que non, il y en a un troisième, de sens, quand on dit « t'es qu'une tache ! », et si on peut penser que ça n'est qu'un sens dérivé, ça demeure aussi éloquent. La prof a dit ah oui, Cristinel n'y est plus retourné. Faire tache est probablement mettre les pieds dans le plat, n'être qu'un tache est se faire remettre à sa place, être Cristinel est poser deux pieds nus autour du globe terrestre. Au cas où. À la cigogne il manque le bec. Le chat de Cristinel est une petite chatte blanche aux yeux bleus, une jeune chatte avec un petit flot bleu au collier. Cristinel porte un tee-shirt noir dont l'imprimé sur le devant donne l'impression d'être déchiré pour laisser voir un torse nu, des pectoraux bien dessinés, on imagine des fans qui se seraient jetés sur un corps adulé. La déchirure travaille Cristinel, on pense aux canines, on pense aux charognes que dévorent les aigles au besoin, on pense aux écorchés vifs et à ceux dont la voix hurle du métal dur, la chatte de Cristinel a un petit flot bleu. La langue de Cristinel roule comme une orange. C'est la dame de la mairie quand il appelle et qu'il rappelle pour un jardin, qui chaque fois écorche son nom. C'est souvent qu'on lui ajoute un « h » quand on l'écrit, entre les deux première lettre. Mais nous sommes ici. Un point en surface. Un point de départ. Pour le reste, vaille. Tout recommencer. À Cristinel j'ai offert un Atlas de poche trouvé dans les poubelles de livres des 3S. Salive et valise contiennent les mêmes lettres. Pour le reste, va.

Alain

Alain habite la cité Jacqueline Auriol depuis 20 ans. À 4 ans, il était déjà dans le coin, sur les hauteurs. Plus tard il s'est installé à Périgueux, puis un tour à Pagot et maintenant ici. Le quatrième étage sans ascenseur commence à lui peser, il voudrait bien revenir à Périgueux, pour quelque chose de plus moderne. Mais Alain s'arrange au présent. Alain m'accueille pour un café, on trouvera à s'accommoder du bruit que fait l'électricien pendant qu'on cause.

C'est un vaste salon dont les murs sont tapissés d'un papier peint blanc avec des carrés gris, ça et là, auxquels s'ajoute chaque fois une tige d'où pousse deux trois feuilles vertes. On dirait la cité sous sa forme la plus minimale, les arbres et les barres stylisés. On dirait bien qu'Alain s'adapte à son milieu. Le dernier numéro du Voltigeur est posé sur le canapé, un flyer de l'ultime expo à la galerie Zig-zag est visible sur l'ordinateur portable fermé au-milieu de la table basse. Même les tracts contre les incivilités pour lesquels Troubs avait fait les dessins, Alain les ressort à la demande. Il range tout dans un gros classeur, les affiches, les articles de presse, les masses de compte-rendus des réunions du Conseil Citoyen, dont il fait partie depuis 2017. Fut un temps pas si lointain où c'était trois à quatre réunions par semaine. Alain a aussi participé aux « cellules de veille », en lien avec la mairie et la police. Alain croit aux institutions. Alain voudrait bien soigner son quartier. Alain compose son lieu de vie comme il compose encore avec sept éléments sur le grand meuble en bois qu'il a dans son salon.

car il y a chez alain
un large meuble en bois
un buffet en bois sombre
avec une frise autour
un tiroir au-milieu
et des portes en étoiles
aux branches pyramidales
manière est la matière
et alain manuel

Au centre trône un très vieux transistor, une sorte de radio vintage, imposante et très belle et qui ne marche plus mais qui, quand elle marchait, captait parfois des ondes qui venaient de très loin, on imagine le grésillement d'étranges voix martiennes remplissant un instant une si calme pièce. Maintenant ce sont les cloches de l'église qu'on entend quand cessent les bruits de l'électricien. Sur la radio, au lieu d'une longue antenne, il y a une boule paysage avec un petit château bleu et trois montgolfières. Je repense à ceci, que Jacqueline Auriol était une aviatrice, que c'est sur un aérodrome que fut bâtie la cité actuelle. Les bâtiments sont désormais des châteaux usagés, eussent-ils été jamais châteaux.

À gauche du transistor, il y a un plat à tarte à pied transparent sur lequel est posé un saladier, transparent aussi, et vide. À côté s'élève une Thermos gris métallisé avec sa tasse en capuchon, la même que celle qui est sur la table à laquelle nous sommes assis, à boire tranquillement notre café. Et puis sans préambule, une statuette de serpent cobra, tête dressée, cou gonflé, dans cette posture d'intimidation propre à le faire paraître beaucoup plus gros aux yeux de son adversaire, ou de son prédateur. Alain n'a rien d'un serpent cobra, mais il s'adapte à son milieu, et l'ailleurs comme l'avant s'invitent dans son salon. Le distant rendu proche. Aux sons des cloches Alain évoque cette autre construction incroyable faite de mains d'homme, non pas le Palais du facteur Cheval, non, peut-être la Sagrada Familia, on voyage un peu.

À droite de la radio, il y a deux grenouilles assez légères, plutôt drôles, pas du tout serpent cobra. L'une est verte, bras levés, mains jointes, assise dans cette posture zen du lotus, l'autre est blanche, argentée et allongée sur le dos. On peut donc se détendre après les choses cassantes, les tours majestueuses et les venins toxiques. Je pense à cette histoire pour enfants de la lente rencontre entre Alain et Alex, deux gamins qui sont voisins et à peu près contraires comme l'intérieur et l'extérieur. Ici Alain fait la jonction, l'intérieur serein, l'extérieur actif. Lors qu'à l'extrémité du meuble, la photo d'une petite fille souriante avec des élastiques jaunes et orange pour une dizaine de couettes dans ses cheveux longs, pull blanc doux, coudes sur la table, nappe cirée pleine de couleurs, mains rassemblées, une photo de

famille, un sourire dans un cadre sobre qui rappelle la frise sur tout le tour du large meuble en bois et la boucle est bouclée. L'harmonie des forces opposées, les lois de base de la physique, les loopings temporels.

Parce que si Alain est aujourd'hui à la retraite, il a exercé pas mal de métiers dont on peut dire que le métal fut le noyau commun. Alain gravite autour, de la ferronnerie à la chaudronnerie, en passant par la serrurerie, les luminaires, les turbines et les tuyauteries, une vie pour ainsi dire dans la métallurgie industrielle. Et puis du passé au futur, parce que si Alain a commencé dans la boîte de son père et la rénovation de monuments historiques, il a fini par fabriquer ce qu'il nomme lui-même les « machines à chômage », des machines aussi grosses que la moitié du salon et qui permettent de se passer d'autant de travailleurs. De l'entretien et aménagement des grottes préhistoriques en rampes, en passerelles, en lutte contre la maladie verte, à la réfection du fer forgé des petits châteaux privés de Dordogne, de la cathédrale de Périgueux, de l'église de la cité, à plus tard des machines à aspiration pour les scieries, et d'autres à produire des sachets de croquettes. Des grottes aux croquettes, de la main à l'outil, de la pierre au métal, et chauffer fondre et donner forme, mouler, verser, refroidir, accélérer le savoir-faire, des artisans aux ouvriers, des ouvriers aux ingénieurs, de ce génie humain qui s'en va des atomes aux étoiles pyramides. Alain travaille les matériaux et il s'implique en citoyen. Cela prend une vie. Un ascenseur pour la grenouille, une flûte pour le serpent cobra, un survol en nacelle pour apprécier les œuvres. La scène ouverte aux jeunes talents organisée il y a deux ans par le Conseil Citoyen, Alain s'est réjoui qu'elle ait si bien marché. Et parce que la consommation de métaux s'est fortement accrue depuis les années 80, certains d'entre eux sont devenus des matières premières minérales critiques. Alain soigne demain.

Monsieur Chinouil

Monsieur Chinouil est arrivé ici en 2002 en tant qu'agent polyvalent de proximité. Il a connu quatre patrons successifs dans les refontes de son organisme employeur jusqu'à Périgord Habitat. Monsieur Chinouil est aujourd'hui le dernier agent sur site, le gardien de la cité. Monsieur Chinouil est le *genius loci* de la cité Auriol. Il pourrait prendre sa retraite mais il attend encore un an. Son trousseau de clés est son objet magique.

Une fois par semaine Monsieur Chinouil fait le tour de tous les bâtiments. Au besoin il change les ampoules même s'il n'a pas le droit de monter sur un escabeau. Il coupe aussi les herbes ou les salades trop hautes aux pieds des immeubles, il les coupe avec son petit couteau qui ressemble à un couteau à beurre, quoique ce soit une chose qui ne fait pas partie de ses attributions. Monsieur Chinouil prend très à cœur son rôle dans l'entretien des communs. Il duit qu'avant on pouvait « manger par terre dans les cages d'escalier », quand maintenant il retrouve tels quels des dons des resto du cœur en bas des bâtiments, le cœur, Monsieur Chinouil en fait grand cas. Il porte dans une main un grand sac poubelle noir, dans l'autre une pince à déchets. Il porte un gant à la main qui empoigne le grand sac ouvert. Monsieur Chinouil porte, en résumé, la responsabilité de l'entretien total des lieux. Exceptées les deux femmes très gentilles qui viennent régulièrement et qui sont employées par l'Office HLM, le reste des services est du service privé. Monsieur Chinouil fait partie de ces gens pour qui les mots « service public » ont encore un sens. Pour qui les mots tout court ont un sens. Et si Monsieur Chinouil estime qu'il n'y a « pas besoin de grands discours », qu'on retient beaucoup mieux quand c'est clair et concis, au point qu'il est capable de réciter par cœur (encore) des phrases entières, c'est plus d'une heure et demie d'affilée qu'il peut monologuer, raconter, égrainer les dates et les faits, mêler la grande et la petite histoire, dire qu'il y a « du pour et du contre » comme par exemple habiter au quatrième étage, « tu peux ouvrir les fenêtres mais c'est dur pour les courses ». Monsieur Chinouil ouvre les dates comme des sacs à faits, et il saisit les choses avec ses pinces à mots.

Parce qu'il est très évident que, dit Monsieur Chinouil, « on vit dans un concept de désordre ».

Je cite Monsieur Chinouil quand, un certain jeudi matin, il a monté la butte pour venir saluer Rolande, assise avec moi à la table du barbecue. Je cite de mémoire mais la voix de Monsieur Chinouil, il faudrait l'enregistrer, qui saute comme un renard d'une idée à une autre. Parce que Monsieur Chinouil s'informe et réfléchit et qu'il n'est « pas possible de faire l'autruche » puisque, soyez-en sûrs, « la vérité ressort par les pieds ». Et quelle est-elle, cette vérité, quand vraiment « on vit dans un concept illogique » alors qu'il n'y a rien d'autre, dit Monsieur Chinouil en comptant sur ses doigts l'eau, l'air, la terre et le feu, rien d'autre ici sur terre qu'un « concept électromagnétique », sans quoi nous sommes perdus. Monsieur Chinouil pense que nous sommes perdus et qu'il n'y a qu'une seule chose à faire, à savoir « une économie parallèle sans argent ».

Monsieur Chinouil ne parle pas de révolution ni de communisme ni de lutte des classes. Il fut seize ans peintre en bâtiment, ses deux frères sont morts noyés par l'alcool, restent les quatre sœurs. En 2018, après trois voyages à Madagascar, il rentre avec une femme, qu'il épouse, qui tente de faire sa vie comme aide à la personne et qui, regrette Monsieur Chinouil, a trop « goûté au confort » pour avoir envie de retourner là-bas. Ce là-bas où Monsieur Chinouil se serait bien vu aller finir ses jours. Et ce là-bas qui lui fait dire que non, ici « la pauvreté n'existe pas », il faut voir. Monsieur Chinouil opère des distinctions : « la pauvreté n'existe pas, il dit, seulement la précarité avancée et l'injustice ». Alors à qui profite le concept de pauvre, parce qu'à côté de ceux qui peinent en travaillant, il y a ceux qui s'en mettent plein la panse et les poches. À ces gens-là pour qui Monsieur Chinouil n'a « pas de respect », ces puissants qui fomentent le « confort diabolique », la « kabbale hiérarchique » et cette économie classique de l'argent-roi, à eux Monsieur Chinouil s'adresse directement, levant comme une épée sa longue pince à déchets : « vous êtes de jolis criminels, leur dirait-il Monsieur Chinouil en Quichotte des temps perdus, parce que vous préparez un avenir macabre à vos enfants ». Monsieur Chinouil n'a pas d'enfant. Car il faut être cohérent. Il ne veut pas se faire avoir.

Monsieur Chinouil a un arrière-grand-père qui est mort pendant la première guerre mondiale, et un grand-père fait prisonnier à la deuxième. Il en est revenu en 1946 avec 50 kg en moins. Monsieur Chinouil estime qu'il n'y a pas de guerre au sens où « la politique n'existe pas ». C'est juste des « porcs », il dit, avant de se reprendre parce que les porcs n'y sont pour rien, c'est juste copains comme cochons et complots sur intrigues. Monsieur Chinouil voit que les moulins à vent sont des géants cruels qui ne mettent pas de gants pour souiller ce qu'ils touchent, et c'est à tout qu'ils touchent. Mais j'aimerais bien passer sur la veine complotiste parce qu'on n'a pas besoin de s'abreuver de ce sang-là pour être en désaccord avec l'ordre mondial. Une analyse en règle du fonctionnement du capitalisme et du désastre structurel de ses effets, suffit. Monsieur Chinouil ne parle pas de capitalisme, et d'ailleurs il ne parle pas longtemps à ceux dont il sent bien qu'ils restent des moutons, même si les moutons n'y sont pour rien. En 2017, il découvre que la télévision est le diable. Maintenant il puise sur Internet. On dirait à Monsieur Chinouil, comme il le dit lui-même du quatrième étage, que ma foi il y a « du pour et du contre ».

Et voilà comme je vous perçois. Héraut cheminant dans la spatialité des dates, portant en étendard ce criant et si fondamental besoin humain de savoir à quoi s'en tenir, et de rétablir l'ordre. Votre trousseau de clés est votre objet magique, et battu votre pouvoir quand on ne vous dit pas qui part où jusqu'à quand. *Genus loci* presque oublié quand on rénove sans âme. Mais demeurent votre voix, où résonne la cité, et vos pieds qui battent la pelouse. Chevalier sans cheval, et ordures et or dur. La seule chose à faire, répète Monsieur Chinouil, « une économie sans argent ».

Mérouane

Mérouane on dit de lui « si tu racontes sa vie tu fais un film » et on ajoute « depuis qu'ils sont petits les dingeries qu'ils ont faites tu peux trop percer dans le game ». Mérouane on dirait que sa vie ne connaît pas les virgules. Les deux fois où je l'ai croisé, il portait une sacoche avec des yeux de loup, des yeux jaunes dans la nuit noire. Mérouane habite en meute et Mérouane est sauvage, fier et indépendant. Alors qu'on est comme ça un certain mercredi avec Lahcen Khalid Boulbi et Rafik autour de la table du barbecue, Mérouane il dit qu'ici « c'est mon cocon ici c'est chez nous c'est notre territoire la source on est des frères ya personne qui commande nous on cherche que la vie paisible ». Mérouane l'intranquille, Mérouane en alerte, il ne boue pas d'ici parce que « c'est malheureux à dire mais c'est chez nous » et toi, Mérouane demande, toi qu'est-ce que tu fais là, et Mérouane pas méfiant, Mérouane un peu défiant, oreilles dressées vas-y réponds assume.

Mérouane j'ai dans la tête ce que toi tu as oublié à savoir le souvenir de quelques mois plus tôt, quand on s'est rencontrés devant le SPAR où tu étais avec Yann et Benji, et là aussi tu m'as demandé qui j'étais et quand j'ai dit que j'écrivais tu as sauté sur l'occasion et tu m'as dit Vas-y note ma vie c'est un roman et tu t'es mis à raconter sans t'arrêter la bouche ouverte et tes triples yeux de loup, tes tiens, sur ta sacoche et sur ton sweat et alors j'ai noté et je te regardais entre deux lignes et voilà ce que ça a donné :

« j'ai une vraie vie si j'te raconte
j'ai tout connu la prison la mort
tout c'que tu veux la guerre les armes
les coups d'schalss j'connais toute ma vie
faut pas être choqué j'ai enterré des frères
plus de quinze ans de prison on parle
de tout j'étais trafiquant de drogue
on s'est jamais voilé la face
pourquoi la police toujours nous
j'y arrive pas j'leur ai rien fait
ça va Mérouane ? – Oui – Contrôle d'identité
pendant le ramadan du monde qui rentre

chez moi la porte défoncée nous on casse
mais c'est pas nous qui payons appelle
ton assurance la France
j'y crois même plus elle est pourrie
jamais j'demande de l'aide on se débrouille
ya un flic qui m'a dit un jour
on va tous vous mettre dans des sacs
poubelles on va vous jeter dans la rivière
j'suis né à Périgueux
ils nous connaissent
c'est vrai on a des origines marocaines
on est français ya rien à faire
ils ont toujours raison
j'en ai plus rien à foutre de c'qu'ils
racontent des fois y m'touchent pourquoi
t'as 300 euro dans la poche... »

Longtemps ça peut continuer. Nous habitons débrouille et Mérouane se débrouille, la police est une meute voisine et le milieu hostile. Il traîne un goût de fer sur la langue râpeuse quand tu rappelles, Mérouane, cette étrange équation dans l'après-midi bleue d'un mercredi comme ça, la deuxième fois que je t'écoutes, tu dis Mérouane « quatre pneus crevés j'ai pris quatre ans une giflle j'ai pris un an ». La domestication est loin d'être gagnée.

C'est sans répit sans virgule sans pitié et je ne sais pas ce que c'est moi quand je pense rivière je ne vois personne qui m'y voudrait noyée. Avec Mérouane « tu peux mourir pour ça » quand ça c'est boire à sa canette quand lui-même il a oublié de te ramener la tienne. La colère est virile et le désœuvrement aussi. Mérouane s'accroche. Quand il me demande en entrée si « ya moyen de faire de l'argent » avec ce que je fais, la meute répond que non, « juste du temps à perdre », ou plutôt dit la meute, comme « du temps à donner ». Et quand Yann et Benji nous ont rejoints et qu'on leur parle de l'expo de Bertoyas qui est prévue deux jours plus tard, et qu'on les invite à venir au vernissage, Mérouane il demande « mais ils font quoi pour nous ? » Et Yann simplement ta réponse, que « c'est pour ici qu'ils font ça ». Mérouane si ton cocon est ici, où est ton imago, si larvée n'est pas ta furie, et puisque les loups n'ont pas

d'ailes ? Je ne sais pas non plus ce que tu fais pour nous, ce que pour toi tu fais, ni même comment tu fais. Mais j'aime ton énergie, ces yeux phosphorescents des invaincus du désespoir, cette insoumission aux cauchemars, ce truc de sortir de la meute ou de laisser entrer, on ne sait pas trop pourquoi. Le besoin de savoir à qui tu as affaire, le désir de conquête, une certaine insouciance, une curiosité sincère. Une tactique d'apprivoisement par la question, ta traquant toi-même ou les autres.

Mérouane Benji tu l'appelles Jésus. Quand la meute s'assoit plutôt sur la table, ou sur le dossier du banc pas loin, ou reste debout, ou s'assoit juste normalement là où c'est fait pour ça, Benji se pose par terre, en tailleur sur la pelouse. Et Mérouane à Benji tu dis « toi c'est les fleurs les arbres ouala Jésus tu fais quoi lui il parle avec les arbres les feuilles et les animaux mais Jésus sérieusement dis-moi c'est quoi dans ta tête c'est réel ? c'est irréel ? » Et Benji sourit, il dit « on s'accroche à son chemin, et quand tu t'accroches plus, c'est ton chemin ». Mérouane écoute. Il veut comprendre ce que c'est, pour Benji, la réalité. Il ne lâche pas. Il demande à Benji « mais t'as pas des désillusions ? » Et Benji dit que la désillusion ne l'atteint pas. Il est dans la réalité. On a la sensation de traverser des mondes d'une terrible disparité, presque incommensurables. Que ça parle mais que ça se rate, que ça rigole mais que ça se tend, que ça ne s'affronte pas mais que ça monte et Benji qui semble acculé, Benji c'est la première fois que je lui sens un mouvement d'humeur, une sorte d'agacement quand d'un seul trait rapide comme pour clore le débat il dit « mais la réalité c'est toute mon histoire personnelle j'peux pas t'la raconter comme ça ». Sauf que Mérouane observe en plus de son instinct, il a parfaitement vu la barbe et les longs cheveux de Benji, donc il sait que quelque chose cloche parce qu'« à chaque fois qu'tu t'sens pas bien, tu t'laisse pousser la barbe et les cheveux ». Alors Benji rigole en tanguant sur lui-même. Alors après tout ça on se demande encore qui est sauvage, qui est libre, et quoi faire de la corde raide quand on se refuse à être chiens, ni maîtres. Juste la vie paisible.

Khadra

Khadra est ici depuis un peu plus de dix ans. Elle habite au bâtiment D, un appartement au premier étage avec un balcon bordé de toutes sortes de plantes en pot ou jardinière parce que, dit Khadra cette femme-branché de 70 balais, « j'aime bien les fleurs ». Khadra a aussi un jardin, là-bas près de la voie ferrée, mais c'est du boulot. Khadra elle marche avec une béquille, qu'elle tient de sa main droite, Khadra tient debout, Khadra tient encore debout. Et comme dit la chanson, « debout ! les damnés de la terre ! debout ! les forçats de la faim ! la raison tonne en son cratère, c'est l'éruption de la fin ! du passé, faisons table rase, foule esclave, debout ! debout ! le monde va changer de base : nous ne sommes rien, soyons tout ! » Khadra femme frêle sur un corps politique.

Dans la cité, Khadra fait partie de ces vieilles dames qui, comme Yvette ou Rolande, promènent leur chien quand tout va bien au moins deux fois par jour. Le chien de Khadra s'appelle Voyou. C'est un croisé mi-teckel mi-russel blanc brun roux, très très affectueux. Sur la photo qui décore le mug dans lequel Khadra m'a servi un café la première fois où je suis allée chez elle, Voyou porte un bandana rouge autour du cou. La photo fut prise à une manif parce que oui, Khadra manifeste. Le peintre José Correa, par exemple, la connaît en tant que « copine de manif ». Les amitiés de Khadra aussi sont politiques. Elle a rencontré Cathy par la CGT et s'est faite bénévole pour le marché de Noël, elle est membre du Conseil Citoyen et CIFPH, le Conseil Intercommunal du Fonds de Participation des Habitants. Cathy et Khadra font des gâteaux quand sont prévus des événements par l'Amicale des Locataires, et Khadra tes crêpes au dernier Looping, les ventres des damnés, non, ne seront pas vides. Dans la terre des plantes qu'elle a dans son salon, Khadra a enfoncé des pipettes en plastique pleines d'Algoflash revitalisant. Il est dit que les plantes aussi auront droit au salut commun : « paix entre nous, guerre aux tyrans », qui les voyous, groupions-nous. La vieillesse n'est pas un naufrage pour ceux qui savent la lutte éternelle et quotidienne. Khadra est une râleuse.

Khadra n'a pas la langue dans sa poche, Khadra se fiche d'être mal vue, elle s'assoit sur un banc pour fumer sa cigarette

pendant le ramadan et quoi s'il y en a que ça dérange, Khadra remet les voisins à leur place et les puissants aussi, quand ils sont là aux réunions, parce que ça les puissants, note Khadra d'un mouvement de tête, c'est beaucoup trop souvent qu'ils « brillent par leur absence ». Tout ce jeu de « faux-culs » dont Khadra n'est pas dupe. Khadra se tait, laisse parler d'un petit sourire entendu, ce sont chaque fois les mêmes histoires, et puis dit ce qu'elle a à dire et s'il y en a que ça dérange, prévient qu'elle peut aussi se lever et partir. Parce que c'est facile de se plaindre que les habitants ne fassent pas la démarche de trouver du travail, d'on ne sait où se déplacer pour au final bien trop souvent se cogner à des portes closes. Avez-vous donc pensé à monter un barnum au-milieu du quartier ? Donnez-vous les moyens, donnez-leur l'occasion, ne restez pas comme ça avec vos statistiques et vos promesses de paille, sûr que ceux-là n'ont pas eu l'expérience d'avoir à chercher un emploi après 50 ans. Parce que Khadra elle oui. Khadra prise dans la grande histoire, celle que la France ne digère pas.

Khadra débarque d'Algérie à 11 ans, et d'abord elle habite avec toute sa famille dans la rue Combe des dames prolongée, pas très loin d'ici. Son père était un harki qui passait six mois par an à Paris, et donc elle est allée à la manif l'autre samedi pour eux, comme tarde la reconnaissance. Comme sa mère ne parlait pas français, Khadra enfant petite dernière après un frère et une sœur, joue le rôle d'interprète et partout l'accompagne. Cela augure sans doute de cette capacité à parler comme une grande et d'égal à égal, il faut faire son chemin, contre fortune bon cœur, mettre son nez dans les rouages. À l'adolescence, Khadra se fraye sa route, comme elle dit, « en-dehors de la maison-mère », direction la capitale. Elle travaillera successivement pour deux patrons en boulangerie-pâtisserie et confiserie, 21 ans à Puteaux puis 11 à Paris, dans le 5^e arrondissement. Toi tu notes au passage que Monsieur Charles Ceccaldi-Raynaud, le maire de Puteaux élu en 1969 sous l'étiquette SFIO, finira trente-quatre ans plus tard à l'UMP avec, pour le moins qu'on puisse dire, un tas de casseroles aux fesses. Vraiment, « nul devoir ne s'impose au riche, le droit du pauvre est un mot creux », mais enfin ça n'empêche pas Khadra d'appeler « mon vieux patron » son

premier employeur et avec émotion. De toute façon Khadra elle vibre d'émotions.

Et puis du pain au linge. À 51 ans, Khadra quitte Paris. C'est le retour en Dordogne. Et là qu'il faut trouver une place quand on n'a plus 20 ans et qu'on est même, probablement, déjà grand-mère. Vu qu'entre-temps Khadra a eu un fils à qui, précise-t-elle, elle ne faisait « pas de cadeaux », un enfant « pas élevé comme un enfant unique » et qui a eu depuis, avec la même femme, croyez-le, pas moins de neuf enfants. Sans doute que ces deux-là, dit Khadra, « avaient un manque de quelque chose ». Ce qu'on donne à la lutte, le prend-on au foyer. En tout cas finalement Khadra usera son ultime force de travail dans le secteur de la blanchisserie industrielle, fournir du blanc au médical, du propre et du bien repassé. Khadra n'est pas mélancolique, pas même tant revancharde, se réjouit de voir que ses petits-enfants, de 4 à 21 ans, sont « solidaires les uns des autres ». Ses racines sont ses racines, pas besoin d'en faire des caisses, dit simplement qu'elle a « eu la double culture », Khadra ce qui l'occupe est le bien commun et, pour tenir, pour tenir encore debout un jour après l'autre, tenir les douleurs à distance, ce sont les présences amies.

Sur le mur en face de l'entrée de son appartement, sur neuf carreaux de carrelage pâle où s'étale un doux paysage, Khadra a accroché une feuille. Et sur la feuille il y a un poème de Sarah Biguet en lettres noires et déliées, avec un titre, L'amitié, le L se prolongeant en courbes et spirales. C'est tout ce qu'elle a rapporté de Paris quand elle est revenue ici avec juste une valise. Et ça l'amitié, dit Khadra, « je peux vous dire que c'est vrai ». Le reste c'est de la récup', Khadra « meublée de bric et de broc » dans maintenant son salon rempli, son jardin qui lui fait du bien. À bientôt camarade !

François

François ne loge pas ici, il habite à vingt minutes en voiture. François est l'électricien qui s'occupe de refaire tous les appartements du bâtiment E, installer de nouvelles prises, poser des fils. François je n'ai pas vu exactement ce qu'il faisait mais je l'ai vu plusieurs fois. Parce qu'il ne sait pas à l'avance si les habitants sont chez eux, alors il passe et il repasse. Il est très discret même si François quand il travaille, il fait parfois des bruits qui vous cisailent la tête. La lumière est très matérielle, il faut percer des murs.

Il dit que la débauche est le meilleur moment, il dit qu'il vient du Laos, qu'il est un enfant de la guerre, Qu'il est arrivé avec sa famille dans le 93 et qu'avant il était antenniste et il dit tout ça presque sur le même ton, des phrases courtes, un sourire et quand il rit, François, les bras croisés debout, il se plie presque en deux.

Il donnait qu'il donnait une poignée de riz aux moines qui passaient dans la rue et comme ça dans le creux de leurs paumes, qu'après il ne sait pas ce que faisaient les moines, il sait qu'il y a au moins deux branches du bouddhisme, la religieuse et la spirituelle, il dit que Jésus n'existe pas et qu'on naît directement humain. Avant il dit qu'il habitait une maison sur pilotis avec un escalier et qu'il pouvait cueillir des fruits en se penchant par la fenêtre de sa chambre. Il dit que le 93 c'est trop, qu'ici c'est mieux, c'est plus calme. C'est presque bucolique. Voilà trente ans qu'il est ici avec sa compagne et les enfants, qu'il a posé les nouvelles antennes de tous les bâtiments de la cité, ceux-là que nous voyons tout autour, qu'il a posé ses pieds sur chaque toit pour étendre nos connexions. Et puis il dit qu'il a eu peur. Qu'il y a deux mois il a eu peur. Trente années à être antenniste et voilà, les toits soudain inamicaux. Il redescend, il monte son auto-entreprise et il s'occupe du sol. La prise de terre. La lumière est dans les fruits.

Tu dis aussi que celle des téléviseurs du grand hôtel de luxe, tu la regardais avec les autres enfants du quartier, à travers les fenêtres des chambres qu'occupaient surtout des étrangers, des touristes ou des hommes d'affaire. On est pendant le couvre-feu,

la lumière attire les enfants, la lumière est très attirante. On se fiche qu'elle soit limitée, le reste aussi est attirant. Par exemple une soirée châtaignes, de l'animation, un brasero, des choses à boire, à dire, à voir. Je ne sais pas si les châtaignes sont comme les grains de riz, les visages comme les écrans qui diffusent des images en mouvement, on s'accorde à penser qu'ici ça peut durer.

François dit qu'il a reçu en un les deux branches du catholicisme et du bouddhisme. Un bon mélange. Restons tranquilles, personne n'est coupable au départ, pour le reste faire son travail, connecter brancher éclairer. On ne sait pas ce que chaque école pense des ampoules électriques, on s'accorde à penser que c'est pratique. Sinon le feu. Le calme de François est peut-être un volcan mais nous avons aussi besoin de repos. De la débauche. Pas d'explosion, pas d'effusion, le rire comme une vague chaude.

Il dit que Paris est excessif et que la guerre aussi. Qu'on ne peut pas chercher l'intensité permanente, qu'on a aussi du repos, qu'il n'y a pas que l'amour, que l'amour dure un temps, que la vie nous embarque dans des chemins, qu'il y a les enfants, les journées, des présences et des temps seul. François n'est pas perché, il ne vise pas les fulgurances, les turbulences, il fait dans la routine légère, presque allègre, des fruits, du feu, des gens, des antennes et des prises, il fait dans la routine de la lumière.

On a discuté debout, puis assis près du brasero. À la fin ça formait comme un demi-cercle, c'était la lune autour du feu. Il n'y a plus d'ego dans le bouddhisme et tout va bien, rien ne manque, chacun est entouré. On naît humain, on se fait, on se branche, on fait chacun le jour comme on peut et le soir on se retrouve. On dira que la débauche est le meilleur moment et qu'on n'a pas besoin de prier ni tellement de télé mais de paniers de fruits. François il garde des bons souvenirs du Laos. Pour l'instant c'est ici que ça brille, que ça grille, c'est un meilleur moment.

Yasser

Yasser n'est pas d'ici mais du Lot-et-Garonne. Il est le chef de chantier pour la démolition du bâtiment C, et plus tard du E ter. Pour le moment, Yasser s'occupe de l'opération de curage qui consiste à ôter tout ce qu'il y a dans les appartements, en triant selon les matériaux. Après ce sera le désamiantage, puis les pierres, avec les pelles mécaniques, dit Yasser, « tout part à la poubelle ». On peut aussi se mettre d'accord pour garder quelques portes.

Yasser dit que quand il arrive sur un nouveau chantier, il fait un premier repérage à partir des plans qu'il a reçus, il marque quand il y a de l'amiante et c'est clair, il dit en bougeant sa main comme un trait bien net, il dit « quand il y a de l'amiante, on touche pas ». Yasser s'y connaît en amiante, il a bossé à l'ôter, il la connaît trop bien, il a arrêté. Yasser connaît les chiffres : 60 % de chance d'avoir un cancer, 100 % des logements sociaux construits avant 1990 ont de l'amiante et si on arrête tout maintenant et qu'on ne fait que désamianter, il faut 200 ans. Tandis que l'ANR autorise 6 fibres par litre d'air, Yasser considère que les masques de protection ne protègent pas assez, que la matière est trop poudreuse. La santé publique ne regarde pas à long terme, les progrès techniques sont suffisants. Et Yasser énumère : l'amiante, c'est un bon isolant, pas cher, qui résiste au feu et que même les bêtes ne mangent pas. Tu m'étonnes. C'est clair, il dit, en bougeant sa main comme un trait net et les sourcils haussés, c'est clair qu'il va falloir faire autrement, qu'il va falloir s'y mettre.

À 14 ans, Yasser se retrouve pour la première fois devant une vache, il trouve que c'est gros et que c'est moche et puis non, c'est bien, c'est bien que son père à la fin de sa carrière dans la légion étrangère, prenne sa famille du Mirail à Toulouse, direction les champs. Mais à 14 ans, c'est sûr que tu voudrais pouvoir sortir de chez toi et jouer avec les autres, voir des filles, ici dehors il n'y a que des champs. Et la mère qui un jour vous débarque tous les quatre à LIDL devant le rayon des fruits et légumes pour un quiz. Amenez-moi une tomate. Yasser ramène une pomme. Il dit « je me souviens du goût de ma première tomate, il n'y a pas beaucoup de monde qui peut en dire

autant ». Yasser il raconte comme ça, il fait partie des gens qui aiment apprendre, épreuves et échecs, puis dépassement. Sa première cuisson de pâtes aboutit à avaler de la pâte à modeler. Et il va jusqu'à exploser le micro-onde en y mettant le cassoulet directement avec la boîte. Devant les autres qui se disent que c'est une blague, il ne va pas le faire, il le fait, il rit en regardant le sol avec sa main qui dessine un grand trait dans l'air.

Il va falloir effectivement mettre les mains à la pâte. Le prochain scandale sanitaire, c'est la laine de verre.

À 8 ans, son père décide que Yasser va faire du sport. Il l'emmène voir le foot, le rugby, la boxe et le karaté et à chaque fois Yasser trouve ça attirant. Il y a de la baston, des embrassades, du mouvement. Et à chaque fois son père lui demande « tu veux faire ça ? » et Yasser dit oui et le père à chaque fois répond « bah tu vas pas faire ça ». Trois quatre fois comme ça. Arrive le judo. Yasser n'a pas envie, c'est beaucoup de salutations, et c'est lent. Tu veux faire ça ? Non. Eh bien tu vas faire ça. Deux ans à y aller à reculons, deux ans à pleurer en y allant, à faire semblant d'y aller, alors à se retrouver penaud, comme un gamin devant un porte-manteau avec le père qui dit Vas-y, montre-moi ce que tu as appris à l'entraînement, alors qu'il sait très bien, le père, que Yasser a séché, il appelle l'entraîneur quand Yasser ferme la porte et l'entraîneur l'appelle pour lui dire oui ou non. Yasser est maladroit devant le porte-manteau, les mensonges ne payent pas. Il ira deux ans sans envie et désormais il a trente ans, ce soir il y va parce que sinon ça manque, il dit, la discipline.

Yasser il dit qu'il a du mal à recruter ici, que ça ne dure pas, qu'il rencontre de tout. Il faut seulement un certificat médical, pas de bracelet électronique, être inscrit dans une boîte d'intérim et se lever le matin, 6h30. Et avoir des muscles, ou s'accrocher pour s'en faire. En travaillant comme ça sur les chantiers, Yasser a perdu à peu près 50 kilo. Il dit que maintenant les jeunes ont des corps mous, plus de tenue, plus de jus. Très vite fatigués, trop devant les écrans même si les écrans, maintenant, ça permet de se rendre compte que les français ne se déplacent pas en calèches en-dehors des grandes villes de béton. Mieux vaut encore une vache en face de soi, et oui c'est une bonne idée de

transformer en potager le jardin marocain. Il va falloir apprendre.

Une fois Yasser s'est retrouvé en garde-à-vue quand il bossait sur Paris, ici c'est plus calme. Il avait préparé les bombes dans les masses pour les faire imploser, fissurer, et pouvoir tout ôter. Yasser tu prépares mais tu ne mets pas la pièce finale, il faut toujours penser à la sécurité. En tant que chef d'équipe, tu décides de laisser ça comme ça le vendredi soir, pour tout faire péter le lundi, on respecte le calendrier. Sauf qu'entre-temps Yasser a oublié ce que pourtant on lui rappelle durant toute la semaine, à savoir la visite du président prévue le samedi matin. Mais non, Yasser ne voit pas, il travaille, les bombes sont en place, Yasser est artificier. Il ne comprend donc pas pourquoi on vient le chercher, des hommes en costard, la protection rapprochée du président, on le menotte et au Poste on lui pose trois questions. Un combat de boxe mental. Vous êtes de quelle origine ? Marocaine. Vous êtes musulman ? Oui. Et vous pensez quoi des attentas du 11 septembre ? Mais on n'est pas aux États-Unis ici. Ensuite ils ont épluché Yasser, son téléphone, ses appels, messages, photos et vidéos, ils savent très bien éplucher, ils savent tout. Ils ne trouvent rien. Ils ont demandé 500 euro par bombe, Yasser en avait mis 40. Le patron n'a pas été content. Aujourd'hui, Yasser, son vieux patron, un boss de 80 ans passés, il l'a au téléphone chaque semaine, pour faire le point. Parfois ça dure deux heures. Il a des classeurs bourrés de plans, de tableaux et de mesures, et des réunions tous les vendredis, à Bordeaux. Après il rentre.

Parce que démolir est une chose, mais il y a aussi ce qu'on peut récupérer, ou donner. C'est la politique de la boîte. Démolissons le minimum. Yasser demande de passer le mot. Pour ce qui est du bâtiment C, c'est déjà plié, les restes de tables, chaises et planchers tombent des fenêtres pour être soulevés par la pelle jusqu'à la benne. Mais dans le prochain bâtiment, le E ter, Yasser a un appartement entier, complètement meublé. Servez-vous. Yasser ça lui fait mal au cœur, le gâchis, s'il y en a qui ont besoin. Quand j'en parle aux jeunes du quartier, ils disent qu'ils voudraient l'appartement, qu'on leur ouvre le bâtiment, il commence à faire froid dehors. Cela ne sert à rien de mettre les

meubles à l'air. Et puis le rendez-vous est à 8 heures du matin. C'est assez dissuasif, autant prendre des photos.

Yasser il a déjà prévu comment descendre les portes roses du C pour nous les réserver. Il rigole en apprenant que c'est nous qui avons pris tous les médaillons des numéros d'appartement dans le bâtiment C, et qu'il nous a maudits parce qu'après comment tu sais où est l'amiante, il ne manquait pas quelques numéros, ils avaient tous disparus et qui sont les clampins qui ont bien pu faire ça, maintenant on rigole. C'est possible d'avoir 40 portes, même 60 si tu veux. Au fond ça le débarrasse, peut-être même que ça le soulage. Et c'est aussi possible de mettre de côté une pierre, une pierre de taille entière, la dernière de tous les numéros de toutes les vies. Yasser dit oui, il découpera proprement dans les joints, il faut aussi de la revalorisation, c'est marqué sur son camion.

Il va falloir s'y mettre, à revaloriser. Démolir est un moyen, une étape, pas un carnage. Dans la logique de Yasser, démolir est une façon d'apprendre et de se demander ce qu'on voudrait garder, ce qu'on veut à la place. On ne garde pas l'amiante. On garde le judo. On remplace le jardin marocain par un potager. On ne garde pas la nonchalance parce que ça devient urgent. On garde toujours un œil sur ses ouvriers pour que ça ne vienne pas se blesser. Yasser prend soin et il trouve des solutions plus vite que l'administration, tout en faisant ça bien. On ne garde pas les gardes-à-vue, simplement un œil, des plans lisibles et les deux mains dedans. Il faut s'y mettre, on s'y met.

Cathie

Cathie est arrivée ici à l'âge de 8 ans et demi, en avril 1951, au moment des vacances de Pâques. Il fallait de la place pour les cinq enfants, ils étaient du coin, ils se sont installés dans l'une des quelques soixante maisons du relogement de Jean Moulin, juste derrière le bâtiment E. C'est une maison à deux étages avec trois chambres, les deux filles ont chacune la leur, les trois garçons ensemble. Il y a un bout de terrain devant et un jardinet derrière. Au milieu des années 80, le père plante un catalpa à gauche de la porte d'entrée quand on arrive. Il y est encore. Il a bien fallu l'ôter pour les travaux en 92, mais il fut mis en nourrice puis replanté. Le beau-frère de Cathie qui est horticulteur et qui a dans les 80, il taille le catalpa tous les ans. De l'autre côté, il y a le tulipier magnolia offert pour sa mère il y a trente ans. Aujourd'hui, une de ses branches effleure la fenêtre de sa chambre. Cathie a réintégré sa chambre d'enfant. Après avoir été voisine mitoyenne, et après la mort de sa mère, Cathie change de palier, elle garde presque tout, elle garde les meubles, elle donne du linge, elle garde l'horloge en bois, elle dit « j'aime bien garder les choses, je ne change pas » et pour mes frères « je suis une extraterrestre ». Mais Cathie considère qu'elle a seulement été élevée comme ça, comme disait sa mère, qu'on n'est pas assez riches pour changer, mieux vaut « mettre le bon prix pour garder longtemps ». Cathie fait partie de ceux qui n'aiment pas que tout soit détruit.

Alors Cathie veille. Elle voit bien qu'il y a pas mal de dysfonctionnements un peu partout. À l'hôpital de Périgueux, où elle était infirmière jusqu'à sa retraite et dont elle continue à fréquenter les réunions syndicales, il y a du boulot. Et ici aussi, dans ce plan de relogement qui sent la pure démolition. À l'inauguration de l'antenne de l'Office HLM dans le quartier avec tous les grands ducs, ces maires, directeurs et directrices, Cathie présente une pétition des habitants de Jean Moulin aux trois-quarts disant non, « les habitants ne souhaitent pas être démolis ». Non et pas merci. Et Cathie dit que le mépris qu'ils ont pour nous, on l'a aussi pour eux. Que si eux prétendent savoir ce que c'est la tactique, nous aussi. On a commencé à bouger parce qu'ils racontaient n'importe quoi, ils connaissaient

rien, c'étaient pas des gens du quartier, j'ai dit « je rêve, là ! » et Cathie n'aime pas tant rêver. Ils disaient que nos maisons étaient prévues pour des rapatriés, alors que c'étaient pour des gens de Périgueux, rue Neuve et compagnie. Elle dit « c'est du vécu, je ne suis pas devenue sénile ». Cathie doute peu et reste sur ses gardes. Presque une réunion par jour à aller en voiture, pour Cathie c'est très clair : c'est des crevures de mettre leurs millions dans des paradis fiscaux, parce qu'en plus c'est pas leurs millions, et c'est du gâchis d'installer des nouveaux compteurs Linky dans des maisons qu'on va détruire. Cathie ne fait pas de travaux chez elle, elle attend de déménager mais pas en croisant les bras. Cathie elle dit « contestez si vous n'êtes pas d'accord, il faut le dire ». Les habitants ne souhaitent pas être démolis.

Cathie tu veilles les yeux ouverts. Tu sais très bien que « c'est un truc d'État, et comment s'y opposer, c'est le pot de terre contre le pot de fer ». Tu sais que les choses se dégradent si on n'en prend pas soin, un minimum. Ici ça s'est dégradé parce qu'on n'a pas reconduit les contrats des agents d'entretien, parce qu'il n'y a eu aucun travaux et maintenant on veut tout raser. On a laissé faire, on a viré les balayeurs, les infirmières aussi, les commerces du quartier. On a également dégagé les enfants, parce qu'avant il y avait beaucoup d'enfants et dans les maisons, se souvient Cathie, on y venait seulement « manger et dormir, sinon on était dehors ». Au moins à cette époque, dehors donnait envie. La pelouse derrière le bâtiment E, on l'appelait le pré. Les gamins du quartier y étaient tous les soirs. Aujourd'hui Cathie sait qu'entre ce qu'on dit et ce qui est fait, c'est très souvent différent, donc si on n'est pas vigilants, on nous prends pour des pigeons. Cathie garde les pieds sur terre.

Sur le pas de la porte, encore dans le salon plein de meubles et de papiers, avec un canapé et une affiche de José Correa au mur, des bouteilles d'eau, des tas de choses modestes, Cathie elle dit « moi j'ai commencé avec rien et j'espère finir avec rien. Je veux le minimum pour vivre ». Qu'on ne nous l'ôte pas. Il faut dire qu'on existe. Moi j'existe. Le tulipier ne peut pas le dire, mais il existe aussi, nous le dirons pour lui. Nous trouverons des plans pour ne pas détruire les arbres avec les maisons. On dira pour les arbres et pour les infirmières et pour les infirmiers, qu'il

faut encore se syndiquer même s'il y a trop d'infos, qu'on le dise haut et fort et Cathie comme trois pommes, on vous contestera car nous vivons ici, et donc il faut se battre pour avoir ce qu'on a. Le déménagement est pour 2023. Pour une chambre en moins et le loyer doublé. Mais Cathie maintenant ça lui va, elle voulait au moins deux chambres parce qu'elle a beaucoup de livres, « c'est pour ça que je voulais deux chambres ». Cathie lit de tout, les livres de Jean Diwo qui parlent de l'histoire des métiers comme fabriquant de violons ou artisan de meubles, ou des romans sur la guerre ou ceux de Signol sur ici. Cathie se garde la mémoire vive. Elle est absolument ancrée. Elle sait sur quoi elle s'appuie et à quoi elle tient. Alors elle peut agir. Elle accepte de changer les meubles de son salon seulement pour prendre ceux de son frère et donner les siens.

Et encore pas plus tard que cette semaine, Cathie continue à défendre ses positions. Au matin elle déchire l'affiche de la nausée collée pendant la nuit, juste devant chez elle, sur le panneau d'affichage libre. Libre ne veut pas non plus dire n'importe quoi. Celui-là non plus n'y connaît rien et Cathie sait ce qu'il faut garder, et ce qui peut crever. Donc on brandit le poing, on prend sa carte, on s'organise, on fait des réunions, des manifs et des pétitions, on relève ses manches et on continue. On continue à faire peuple. Le peuple existe encore. Cathie veut bien un dessin verdoyant sur le panneau d'affichage à la place de la tête de l'autre, mais surtout ce n'est pas chacun son jardin. Un minimum pour vivre, de bons meubles et de bons bouquins, et des actions de biens communs. On a aussi de bonnes idées. Pour les lendemains qui chantent, qu'importe, Cathie sera encore là demain. Donc attention.

Rafik

Rafik je commence par une parenthèse. À savoir que j'ai beaucoup raturé pour écrire ton portrait, plus qu'à mes habitudes. Et bon, les ratures passent, à la fin on les oublie, on oublie les lignes barrées, les hésitations, cette impression de clair-obscur et on avance. Et peut-être Rafik, c'est un peu ça, tu poursuis dans l'insaisissable, tu biffes, tu kiffes, tu ambiances quand tu as de l'énergie et tu assumes les phrases bancales de ton récit. Comme en âge tu avances, tu aménages tes peines.

Et donc Rafik d'abord j'ai cru qu'il habitait à Argenteuil et qu'il était seulement de passage quand je l'ai vu à la table près du barbecue avec les autres types du quartier, un certain mercredi. Mais Rafik s'il vient d'Argenteuil, presque d'un autre monde et même de plusieurs, en fait il habite ici depuis février, dans une maison à côté du Netto vers Périgueux. Et Rafik d'abord j'ai vu arriver un mec monté sur une sorte de scooter électrique hyper-silencieux, mais un mec rapide à enchaîner les lignes de rimes juste pour le plaisir avec les autres mecs, et plus tard j'en ai vu un autre, plus réservé, plus tendu, plus intime en parlant de trop d'années galères, de faire des mauvais choix et de se reconstruire. Une maison depuis peu et maintenant dans sa cave un jacuzzi, un coin jardin, on se met bien.

Rafik sa voix quand il parle, soit elle cavale soit elle chuchote. Elle est articulée, et les sourcils avec. Quelque chose à l'intérieur de toi quand tu parles, Rafik, quelque chose que tu aimes. Que tu savoures sans y penser. Rafik tient la cadence mais il est fatigué, d'avoir à expliquer, d'avoir à négocier, d'avoir à se défendre. Il bataille, il surnage, il pourrait bafouiller mais non, impression de clarté. Ce qu'il veut pour bientôt, c'est du travail dans une petite scierie, découpe et distribution de stères de chênes et châtaigniers, d'autres détails peut-être autour mais surtout plus de 80 hectares de forêt, Rafik en parle bien. On est assis près du brasero, on cause business, calme et volupté, on est toujours en train de nous aménager.

Si Rafik les bons choix et parfois les mauvais, on garde les bonnes idées, la sève et les écorces et les mains dans le bois et plus encore que l'eau, les coups, le sang, les peaux. Il faut bien

trouver à s'héberger quand ça a l'air comme ça d'aller dans tous les sens : être présent, travailler jusqu'aux racines. Le reste est du batifolage. Nous en avons aussi besoin, voir qui, quand et comment. L'amour et les stères de bûches demandent chacun une saine gestion. Et Rafik ce qui te retient, et ce que tu y gagnes. Ton élan dans les lignes saccadées, tes virevoltes et tes entrechats, le jeu d'acteur, une présence. Rafik ce que tu montres, que tu clames ou que tu murmures, le on de confiance, le ton de manigance, la danse suspendue et ce que tu trafiques et Rafik atypique. On est assis devant le feu, dans la vie paisible, dans l'hyper-silence de nos transports, l'hyper-immobilité et Rafik ce qu'il reste à dire, ce qui va venir.

Qu'encre t'ai-je aussi vu deux fois en coups de vent parce que tu fais partie de ceux qui comme ça passent – où vont-ils donc pour être si pressés ? Rafik où cours-tu donc ? Tu passes comme un coup de vent, un vent grave ou léger, de rires et de délires ou un vent frais, plus doux, faut-il courir, s'asseoir, courir avec plaisir et quant à être assis, c'est encore en chantier. Souffler, s'abriter, construire un jacuzzi, se construire, faire des plans d'avenir, soigner les fondations. Rafik et Romulus. Rafik a quelque chose de princier, comme détaché de la matière, plein de mots, de malheurs et de vent. Rafik tournoie et ton tournoi, Rafik, avec qui le joues-tu ? Tu te dis pris au sort, tu débordes d'amour et aussi de principes, tu t'animes en vitesse, tu enchaînes les rimes et tu crains les silences. Tu fulmines et tu as un débit de rivière, d'impatiente cascade. On est autour du feu, tu reposes ton volcan intérieur. Demain sera une autre histoire.

Rafik ta ligne continue. Tu roules. Je cherche la béquille pour soutenir ta pulse. Un peu affleurer l'équilibre. Et Rafik et Janus et des embûches aux bûches et Rafik ta sueur. Je cesse de raturer et je te fais confiance. Jette-toi un bon sort.

Paul

Paul n'habite pas à la cité Auriol mais il a en charge la rénovation des bâtiments A et B. Paul est architecte. Son bureau se situe à Périgueux, à côté de Groupama. La première fois que je croise Paul, il est avec la responsable d'opération de l'Office HLM devant l'une des entrées du A, derrière la façade qui donne sur la cité et où étaient installés l'Épicerie Gourmande, la mercerie et un local pour les jeunes, que je n'ai jamais vu ouvert. Paul est celui à qui l'Office HLM a notamment demandé des appartements pour personnes à mobilité réduite, à la place des commerces. Avec des jardinets protégés. Alors Paul fait au mieux : il réfléchit, il exécute, il sécurise, il met des arbustes et du bois, il tente de conserver la pierre de taille où il peut, il préfère la laine de roche au polystyrène ou pour les balcons du bâtiment B, il crée de l'intimité. Il propose des panneaux dont les couleurs seront choisies par le bailleur, il voudrait que les habitants aient plaisir à habiter leur balcon, leur jardinet, leur nouvel espace isolé, propre et plus tranquille dans un quartier trop agressif. C'est la version de Paul. Qu'on lui a présentée. Paul sait très bien que la commande est pour le moins contradictoire : non pas repenser l'habitat collectif, ni assumer un égoïsme de propriétaire, mais faire de l'individuel-collectif. Ou de l'individuel slash collectif. On ne sait même pas comment l'écrire.

Paul commence par le dessiner. Il part des plans, il stabilote, il casse les lignes d'ensemble horizontales mais il joue sur les verticales. Il cherche à « retrouver une idée de soubassement avec un matériau » aspect pierres. Le langage est étrange et les choses peu connues. On dessine dans l'idéal et avec les moyens du bord, on est retenus parce qu'on est les moins chers. On fait quelques réunions avec les habitants, on fait de nombreuses réunions avec les élus ou les chefs de chantier, par téléphone. Paul sait très bien change de voix et Paul aime les échanges, peut-être plus encore que les feuilles et les chiffres. Et aussi le dessin plus que l'ordinateur, ça Paul le sent, il a deux planches d'images d'objets géométriques faits main, accrochées dans son bureau. Et des classeurs, des dossiers, une photo agrandie de deux cailloux géants en noir et blanc et l'un sur l'autre, en plus

d'une collection de petites tortues. La tortue est un animal préhistorique, très résistant et qui a toujours la possibilité de complètement rentrer sa tête, au cas où. On se demande si Paul donne dans l'architecture de la carapace, de la coquille ou du cocon.

Il existe une indéniable tension entre l'idéal du geste architectural – se promettre un bon chez soi – et toutes les manigances techniques, externalisées, toute la real politique. L'intime est politique. Et comment ajuster. Paul compare l'architecte et le médecin. Le médecin soigne les gens, l'architecte soigne leur bien-être, les gens dans leur environnement. Il dit que beaucoup d'architectes hésitent à faire médecine, et inversement. Il n'y a pas de lecture disons socio-professionnelle mais de la bienveillance. On parle de pansement, Paul parle de rouge-à-lèvres, les habitants de cache-misère. On peut aussi penser qu'il y a de l'argent sans savoir quoi en faire. Paul dit que dans les années 50, les bâtiments sont superbes, que ça commence à se dégrader dans les années 60. On est en 20. On n'a aucune idée sur les logements sociaux, sur l'intérêt commun, sur une révolution des espaces publics, des semis-privés. On est perdu après le mot « révolution », on souffle longtemps, on fait des cages pour défendre l'intimité alors qu'on sait très bien que c'est antinomique par rapport au terrain. Paul est sincèrement interdit, et désolé pour l'Épicerie Gourmande, c'est au-delà de lui. Son seul espoir et comme sa récompense, c'est si ça plaît aux habitants. Un merci, l'humaine architecture. L'ajustement malgré.

Ô Paul. Tu ne renonces pas mais tu renonces un peu. Et tu penses à ta fille, son année à Bondy, tu dis que pour toi c'est l'avenir de la France qui se joue là dans les banlieues. Et Paul tuf ais partie du jeu. Tu viens après Robert Lafaye, l'architecte d'origine, sa défense de la pierre de taille par un budget fort détaillé, tu viens par l'Office HLM, tu t'occupes des banlieusards. Tu ne renonces pas, tu aimes tous les défis, chaque terrain de jeu et les acteurs dedans, les gars du chantier, les gens du quartier, tu as de l'espièglerie quand tu oublies un peu que tout ça est raté. Parce que oui, c'est de la merde, voilà c'est sorti, on peut sortir la tête, avoir des émotions, tenir tête, avoir des intentions.

Paul dit que l'outil machine contraint très vite, que c'est moins libre mais plus net. Il dit Moi je préfère la main au départ, ça permet de s'exprimer plus facilement. On se demande quand Paul s'exprime facilement, dans le tas de contraintes. Il y a de l'acceptation et de la nonchalance, de l'indolence, des fulgurances, de l'insolence et du docile. Au bout du compte, ça tient. Paul calcule qu'entre ses réunions, les appels à projet et les projets en cours, il n'a plus tellement le temps de penser. Pourquoi pas. Il serait temps d'agir vraiment et de cesser d'abstraire.

Ô Paul. Mettre du rouge-à-lèvres. La tranquillité des âmes traitée comme une question de cosmétique. Et le sens de la voix comme une affaire de masques et de répliques. Ô Paul. Je pense aux junkspaces de Koolhaas, aux aéroports, aux centres commerciaux, à ces histoires de modularité. Nous sommes ici dans les vieilles pierres et tu n'es pas patrimonial. Tu dis qu'on pourrait très bien démolir et tout recommencer. C'est vrai. On pourrait faire à chacun sa coquille, puis s'occuper des extérieurs. S'occuper de l'électricité et du chauffage, des intérieurs, les habitants en ont besoin, et puis de l'extérieur. On ne pense pas à la mise en partage, on ne pense pas dans l'espace collectif, très vert et très boisé, on pense aux façades et aux parois, on isole notre deuxième peau et on ne sait toujours rien sur comment vont les voisins, on pense à son petit jardin. Fabriquer des maisons communes sur les pelouses interstitielles, on pourrait le faire, ô Paul, l'avenir de la terre se joue là. Soyons cosmiques et matériels, assemblons des cailloux géants et puis soignons nos relations. Nous sommes toujours déjà des êtres sociaux, on ne peut pas séparer. Portant leur coquille sur le dos, les tortues peuvent se rencontrer. Nous n'avons pas de coquilles, seulement nos poils et des désirs. Mais nos cellules sont poreuses, et légères nos idées.

Yvette (de Tassigny)

Yvette a presque toujours habité ici. Elle est arrivée à 12 ans, en 1956, dans une des maisons de l'avenue de Lattre de Tassigny, avec les angles des bâtiments A et B en face, de l'autre côté du trottoir. Yvette raconte qu'elle allait rarement dans la cité, qu'elle traversait pour aller au préau rejoindre les autres enfants certains après-midis, c'était le point de rassemblement à l'époque des activités collectives. Et Yvette elle résume sa vie, assise dans son salon blanc, ordonné et soigné, elle dit « je n'ai jamais été sérieuse, j'ai toujours aimé m'amuser ». La malice d'Yvette, c'est derrière ses airs un brin gênés, ou disons réservés, les yeux qui plissent avec la bouche.

Bien sûr qu'Yvette elle allait à l'école, et puis elle dit « quand on sortait, on prenait nos vélos, on se promenait », elle ajoute « on ne faisait pas des sales coups, juste s'amuser ». Sur le dessus de la cheminée, en face du canapé, il y a un thermomètre, une poule avec un cœur autour du cou sur lequel on peut lire Amitié, un bouquet central de roses rouges et orange et puis trois bougies neuves dans un petit escalier en verre. Et un pavé en verre aussi, pas très grand, à l'intérieur duquel on a gravé une scène avec des chats et des parapluies. Ou à peu près. C'est là maintenant qu'Yvette se promène moins, et quelque toiles au mur. Celle-là c'est une amie qui l'a faite, elle dit, c'était un peu raté, j'ai demandé à un autre ami de la reprendre, ce n'est pas forcément mieux, c'est là. Celle-ci c'est un anglais. Sur la table basse, il y a un livre qui a l'air de raconter un chemin vers Rome. Yvette continue donc à se promener.

Yvette est retraitée depuis 2004. Jeune, elle a suivi l'école Filomatique pour la couture pendant trois ans, elle faisait aussi beaucoup de vélo. Elle travaillait avec les filles en discutant, comme après à l'usine aussi, l'usine de pantalons, retouches et ourlets. Yvette fait les choses à plusieurs. Les pantalons, les haricots à équeuter pendant l'été, les planches de figurines de petits soldats à peindre pour 8 francs celle de 100.

Yvette fait les choses à plusieurs. Yvette faisait les choses à plusieurs, on s'amusait bien. Après les sorties dans les boîtes de nuit des alentours, la soupe de fromage au quartier. Le quartier

vivant, pas besoin de voiture pour faire ses courses, épicerie, boulangerie, tailleur et compagnie. Surtout et compagnie. Cette autre soupe avec laquelle on allait réveiller les nouveaux mariés en plein dans la nuit, quand on ne refuse pas de se mélanger au lieu de dormir. Yvette se mélange. Elle a travaillé dans des usines, pour des usines, amintenant elle travaille pour elle, retouches et ourlets, elle dépanne, elle se dépanne, sinon elle s'amuse. Yvette elle dit qu'elle a bien pensé une fois à partir et qu'alors elle s'est dit qu'elle était bien ici, « pourquoi bouger », elle dit, « j'ai mes amis ». Et de là je me dis qu'il n'y a pas d'habitants, seulement des travailleurs et des amis. Yvette ne travaille plus, restent les amis. Parce qu'Yvette n'a pas de chat, ne s'est pas mariée, n'a pas eu d'enfants. À un moment elle s'occupait pas mal de ses neveux et nièces, elle les a en partie élevés et maintenant ils sont grands. Plus de travail à devoir, pas de famille à nourrir, restent les loisirs. Parce qu'Yvette ne semble pas tellement portée ni sur la religion, ni sur la politique. Promenons-nous seulement.

Alors tu viens Yvette à la soirée châtaignes, et avec une amie. Tu as traversé l'avenue. Tu pluralises la joie. La prochaine fois, nous ferons une soupe de fromage. Et avant nous aurons dansé, comme au bal avant, au café du coin. Yvette fait partie de ces vieilles dames d'ici qui regrettent un peu les soirées dansantes. Nous danserons encore au XXI^e siècle. Et qu'importent les boîtes et qu'importent les bals, nous danserons comme ça. Et nous nous promènerons. Nous verrons passer le petit Ibrahim, 5 ans, les fesses levées les mains sur le guidon les jambes tendues sur les pédales et nous partagerons l'aventure. Nous ferons les choses à plusieurs.

Yvette a la modestie des gens honnêtes et comme le rose aux joues des joies volées au temps de travail sans rien bâcler. Retoucher la fadeur de jours trop ennuyeux, faire un ourlet sourire à nos bouches pincées, balader son plaisir.

Nabil

Nabil j'en sais si peu mais le peu su vite échangé est vraiment bon. C'est le frère de Mérouane et le locataire de Saïd, ça fait qu'on peut déduire qu'il n'habite pas loin et qu'il habitait là il n'y a pas si longtemps. Il arrive un certain mercredi en fin d'après-midi, il passe comme ça avec un ami à la table de barbecue et quand il voit Saïd, Nabil il en profite pour négocier qu'il lui installe des stores dans son appartement, parce que le bricolage n'est pas tellement son truc. C'est une forme de négociation assez bon enfant, comme déjà gagnée, comme pour faire la conversation, Nabil qui dit « rideaux » parce qu'il a oublié qu'on appelle ça des stores, Saïd qui compte le nombre qu'il faut et qui dit qu'il viendra quand il a cinq minutes. Et Saïd qui rigole, un peu las et moqueur mais gentiment moqueur vu que disons les jeunes il faut s'en occuper. Nabil fait partie de ceux qu'on appelle les jeunes quand on ignore tout et qu'on ne cherche rien. Nabil a la trentaine, des potes et forcément une conception du monde. C'est la deuxième fois que je le croise, la première fois qu'on parle.

Présentement Nabil est assis sur la table, les pieds sur le banc accolé. Être assis sur une table et non pas attablé est une façon d'être au même niveau que ceux qui restent debout, une stratégie consciente ou pas pour éviter de se faire regarder de haut par ceux qui pourraient marcher jusque là, une posture qui permet d'être prêt à bouger au cas où, on ne sait jamais. Nabil est un jeune issu de quartier sensible et il pense que la France est franchement trop soumise. Nabil a l'air d'avoir l'insoumission chevillée au corps, mais pas l'impolitesse, ni l'attaque, ni la rage ni le fracas et pas non plus l'accusation. Ni la plainte ni la révolte. Il dit seulement qu'ayant vécu que dans la vie « faut s'accrocher ». Mais à quoi hein Nabil, à quoi donc s'accrocher ?

Nabil n'a pas seulement calculé avec Saïd le nombre de stores qu'il manque à son chez lui pour être confortable, ça c'est un détail. Il a surtout compté qu'il peut manger pour 30 euro par mois, à raison d'un paquet de pâtes à 1 euro par jour, plus 5 euro de sel, allez, 35 euro, c'est largement assez. Et alors qu'en touchant son RSA le 5 du mois prochain, il peut choisir d'en prélever 30 % pour faire un méchoui et inviter tout le monde.

C'est ce que dit Nabil, assis sur la table au soleil couchant. En vérité qu'il le fasse ou non importe peu. Il y a du bien commun dans la proposition, autre chose que soi-même ou même des petits fours pour un cercle d'élus. Nabil a l'air d'avoir des envies généreuses et il dit « j'aimerais bien faire quelque chose pour les jeunes », en festin sur le pouce, un business de voitures, n'importe quoi pourvu que ça nous aide à vivre. Se nourrir et nourrir, la base, c'est comme causer, il dit Nabil qu'il cause avec les SDF, que ça leur fait plaisir, qu'on a chacun notre parcours et que pour le moins, ça ne mange pas de pain.

Nabil quand il a parlé de méchoui, j'ai rebondi en évoquant cette idée de transformer le jardin marocain en potager avec légumes et plantes aromatiques et même avec un coin pour mettre des moutons, du mouton au méchoui, de la terre à la table et des fourches aux fourchettes et tant qu'à être là, autant faire la totale. Et Nabil a dit oui et des poules et des vaches, des dauphins et des dinosaures et j'ai dit oui encore, des licornes même, et Nabil tu as acquiescé deux fois en disant « surtout des choses qui n'existent pas ». Et c'était parti pour le rêve. Tu as déclaré avoir un comité de soutien, le numéro de Mélenchon et toute cette France Insoumise avec toi, tu as dit « je rassemble tous les anarchistes, on va faire une ZAD ». En vérité cela importe de changer ce quartier en zone autonome, et on a pu y croire le temps d'un crépuscule. S'accrocher à la vie est s'accrocher au rêve, et si on est ici dans un quartier sensible, soyons-le, sensibles, au plus profond humains, allons nous faire aimer.

Après, Nabil, j'ai commencé à lire *Les Damnés de la terre*, de Franz Fanon. On est en 1961 et Fanon parle de la lutte en faveur de la décolonisation, on dirait qu'on y est encore. « Ce que le peuple demande, écrit Fanon, c'est qu'on mette tout en commun », et d'abord « la terre et le pain : que faire pour avoir la terre et le pain ? » J'ai pensé à toi, Nabil, à cet « aspect buté du peuple » qui s'avère être, « en définitive, le modèle opératoire le plus enrichissant et le plus efficace ». Faisons cela.

Zakaria

Zack a grandi ici, Zack est ici chez lui, il arrive en voiture et parfois il y reste assis avec ses potes et la fenêtre ouverte ou un peu à côté, sur la pente qui descend au cœur de la cité, et puis Zack et sa bande ce sont vraiment les jeunes, les jeunes de ce quartier, les enfants qui ont vu et complètement vécu la fermeture de tout, le désert grandissant et l'avenir bouché. Zack ça fait plusieurs mois qu'on se croise et qu'on cause et qu'on rigole pas mal, Zack et les jeunes qui traînent, on dit cela, qu'ils traînent et puis qu'ils font du bruit, qu'ils ne savent pas quoi faire et qu'ils devraient bosser, qu'on ne peut pas rien construire à passer du bon temps, mettre de la musique et faire des barbecues, on dit beaucoup sur eux, on plaque des discours pendant Zakaria et tous les autres jeunes, ce qu'ils pensent et qu'ils vivent et ce qu'on leur fait vivre, on voudrait boucler ça en disant que c'est juste une question de paresse ou de bonne volonté quoiqu'on sache très bien que c'est plus compliqué, alors Zack ce qu'il sort un jeudi vers 16 heures, qui résume assez bien cette espèce de chaos d'émotions sociales, quelque chose qui dépasse le seul individu et quelque chose qui broie la langue policée et le consensus mou, ô Zack ce que tu dis comme si tu t'adressais à ceux qui t'emboucanent et ceux-là sont légion et voilà ta réponse, entre nous, ta réplique et son flot dur et sec et sans appel tu dis : « déjà on est dans la merde et tu casses les couilles, arrache ta gueule ». Cette phrase est notre époque et nous continuons à toujours faire semblant.

Zack il s'assoit le dos voûté dans un corps gauche, il regarde son téléphone. Zack il a l'énergie des amitiés débrouilles et quand il se rappelle les dingeries d'avant, d'hier ou des années trop d'années en arrière, il tanguet et il s'esclaffe et il saute de sa place et chacun rit avec. Il a la lassitude de l'impuissance pleine de refus répétés, et l'allégresse des codes complices, des surnoms improbables, des blazes de la tribu, cet allant qui s'appuie sur des temps partagés, des journées qui s'épuisent en soirées qui devraient souder des existences, des solidarités. Il se souvient enfant des petits-déjeuners des vendredis matins à la mairie, des radis et du beurre Président, des pots de Nutella et pas juste une sous-marque et des activités qui étaient proposées,

et il parle au pluriel, il dit qu'en ce temps-là, ils lavaient des voitures, ils bossaient au marché et ils pouvaient partir au ski pour 25 balles, que ça marchait comme ça et qu'après ils avaient un chalet de malade et que ça c'est fini, qu'ils « nous ont oubliés, nous les jeunes d'aujourd'hui ». Qu'il y avait aussi, là-bas près du gymnase, un endroit qui s'appelait l'espace jeune, un local, un lieu pour se poser, comme ça pour être ensemble et ne pas se sentir perdu dans ce bas monde, on y pouvait jouer, boire un soda, causer, et plus tard et jusqu'à il n'y a pas si longtemps, Zack il évoque aussi l'Épicerie Gourmande, les largesses de Saïd, sa simple bienveillance pour comme ça se sentir un peu moins décalé, un peu plus entouré. Maintenant tout a fermé, on n'a rien remplacé de ce qu'on a ôté comme on a échoué à reloger Saïd et Zack il sait très bien qu'à lui et tous les jeunes on ne donnera rien, on ne fait pas confiance, on les tient responsables des nuisances sonores et incivilités, quand ils sont allés voir le maire à la mairie pour défendre Saïd, le maire, et voilà tout, les a emboucanés. On désire seulement qu'ils se rangent vite fait, qu'ils rentrent dans le rang, qu'ils aillent en rang serré montrer leurs pattes blanches au marché de l'emploi.

Et oui c'est important d'avoir à s'occuper, de se sentir utile, un peu valorisé et bientôt autonome. Ainsi Zack est content de pouvoir rebosser après un an et demi, il a trouvé une place aux 3S, un contrat de plusieurs mois, c'est déjà ça de pris, à commencer par le devoir de se lever le matin. Et puis il pourra mettre un peu d'argent de côté parce qu'il vit chez ses parents et qu'il faut rebondir. Zakaria il dit au pluriel qu'ils ne demandent pas la lune. Et oui l'époque est rude, d'avoir à demander, d'avoir à se plier à un modèle unique et d'avoir à toujours donner des garanties. Avec Zack et les autres, on parle du chalet, de cet espace pétanque à vingt mètres de nous, du fait qu'il est fermé, qu'il pourrait être ouvert, qu'il devrait être ouvert comme Zack il est ouvert pour causer, pour bosser. Ce ne serait pas la lune de partager l'espace, de demander les clés. Mais Zack il n'y croit pas, il n'y croit plus, il dit qu'avant même d'essayer, il sait qu'ils diront non. Que ça ne sert à rien de se faire humilier une fois de plus. En somme, il part perdant et son raisonnement apparaît justifié : s'ils n'ont pas déjà tenu leur engagement de reloger Saïd, qui aurait pu s'y installer et pour qui avait été également

été évoqué de poser un autre chalet sur la place Allende (et ô Allende, ton nom vidé de sens, alors c'est clair qu'ils n'auront pas les clés, les jeunes de ce quartier, pour se poser au chaud et à l'abri et comme prendre des forces dans un lieu amical. Et Zack je te propose de monter un dossier, faire les choses comme il faut comme ils veulent pour être pris au sérieux et voir aboutir cette requête qui, nous sommes bien d'accord, n'est pas la lune. Et Zack je sens l'envie et l'envie au sens noble, celle de ton pote avec, nous nous y projetons et nous voudrions bien éviter de forcer l'entrée au pied-de-biche, éviter la police, les menottes et les drames, éviter la vengeance, la colère incendiaire, éviter toujours plus de toujours la même chose, tout ça pour se poser au chaud et à l'abri avec un coin cuisine et aussi des toilettes. Voilà où on en est. Mais monter un dossier est comme une montagne, un désir d'escalade sans le matos de base. Encore Zack, tu dis, si c'est c'est moi qui demande, alors que moi, c'est vous que j'aimerais sentir en pleine possession de vos maigres moyens. L'époque, Zack. On ne lâchera pas. On détruira l'impasse. Si on est dans la merde, on se démerdera. Et on aura des couilles en se musclant la tête, en leur montrant comment on peut leur donner tort et si au bout du compte on s'en prend plein la gueule, personne ne pourra dire qu'on se sera défilés. Et bon, ce sont des mots.

Ô Zack, s'il te plaît n'abandonne pas la plaisir d'être pluriel, ensemble et dehors parce qu'au fond c'est vous qui rendez vivante cette étendue inerte de l'espace commun, public, délité de liens, tué à coups de peurs et d'interdictions. Traînez pour entraîner les autres dans la joie. D'être là.

Thierry

Monsieur le Maire n'habite pas ici, mais il y a sa pharmacie. Thierry est Monsieur le Maire de Coulounieix-Chamiers. On ne devrait probablement pas l'appeler Thierry mais Monsieur le Maire, avec des majuscules, ou Monsieur Cipierre, et puis le vouvoyer. C'est là une question qui se pose, comment appeler les gens, comment nommer un homme, de même que la façon dont on parle des choses. Et c'est une question qui s'est vraiment posée, par exemple, quand Thierry je t'ai rencontrée avec Yannick, Monsieur Gagean, un certain mardi vers 15 heures. Parce qu'avec Yannick on avait décidé la veille de nous donner rendez-vous pour le lendemain, aller voir le maire, lui demander les plaques – celle du bâtiment C, celle de la Place de l'Amitié et les deux plaques d'époque sur lesquelles on peut lire le nom de cette rue, la rue Romain Rolland – avant que toutes ensemble elles partent à la poubelle d'un même mouvement avec le reste dans l'urgence du chantier de démolition qui commençait à peine pour le fameux bâtiment C. Parce que Yann m'avait dit Le maire, je le connais, le Maire il me connaît et quand on est entrés, on s'est serré la main et puis Thierry a dit à Yann qu'il pouvait le tutoyer, et Yann a dit D'accord mais il a précisé En public je te vouvoie, ici je vous tutoie, rien n'était vraiment clair mais c'était très cordial. On s'est assis autour de la table ronde, à l'entrée de son bureau, on arrivait au bon moment, Thierry avait cinq minutes devant lui, justement cinq minutes entre deux lignes pleines de son emploi du temps. L'emploi du temps de maire, pour le coup c'est toujours le plein-emploi. Alors Thierry a dit Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? J'ai aimé ce moment, j'ai aimé la question. Thierry a pris bonne note de ce qu'on désirait, sans trop savoir pourquoi c'était ça qu'on voulait, il a entouré « plaques » et il a souligné, bref il a fait des traits au crayon sur son bloc et on s'est salués et moins d'une heure après, aux abords du chantier, on a croisé le chef de son service technique, il était en voiture, il venait repérer les plaques qu'on demandait, on s'est dit Ça va vite, on était enchantés. Le lendemain nous nous parlions au téléphone, comme quoi c'était faire, les plaques on pouvait venir les chercher le lendemain matin. J'y suis allée. Je passe sur le fait qu'il en manquait la moitié, parce qu'on les aurait plus tard, déjà

c'était heureux que les choses se passent. Que les choses se fassent quand elles peuvent se faire, quand ce que nous disons devient ce qui arrive.

Ô Thierry je confesse que je vois la fonction avant que de voir l'homme. Thierry, en tant que maire, est un homme politique. De là ce que je vois ce sont les habitants que Thierry représente, avec toute la question de représenter quoi, qui comment et pourquoi. Sous le masque du rôle, j'entends les voix de ceux et de celles qui s'expriment quand j'ai pu les croiser, j'entends les désaccords ou l'incompréhension, les requêtes, les plaintes, la colère, l'impuissance et ce tragique écart entre tout ce qu'on dit et si peu qu'on puisse faire. C'est très souvent qu'en politique, ou même ailleurs, on se demande où vont les mots une fois qu'on les a prononcés, où s'échouent les paroles, comment elles prennent vie, et forme et consistance, en actes que chacun peut alors apprécier, s'empresser de juger, se permet de goûter à l'aune de ses besoins et de ses intérêts. Monsieur le Maire défend, droit, jovial et sincère, le langage policé d'un chantier apaisé dans un quartier sensible, cette idée d'un mieux-vivre entée sur des années d'urbaine rénovation, ce projet plein de mots de plus de quatre syllabes tandis qu'une habitante, et qui n'est pas la seule, dit juste « cache-misère ». Ô le verbe Babel et les vies dissonantes. Et de ces caméras dans les rues installées dont on dit désormais qu'elles sont de protection plus que de surveillance. Ô l'étrange langage et son vital enjeu et de quoi nous parlons et comment et à qui, qui se tait, qui décide et pourquoi c'est si dur de trouver les mots justes et puis de faire au mieux.

Thierry, ô Monsieur le Maire, c'est qu'avec la fonction suit l'infini cortège de l'Histoire, de sa hache, des grandes majuscules et la masse des lois, des hautes abstractions et des petites gens, l'inlassable bataille des devoirs, des désirs, des valeurs et du sens, bref, avec le politique, l'esprit écartelé, les empêchements systémiques, les utopies risibles, les effets, échos, élans de ce qu'on a coutume d'appeler les réalités économiques et les traces manifestes des mille fois ressassées catégories sociales sur les corps, sur nos corps, ce lointain politique dans nos vies quotidiennes. Ce qu'on dit, ce qu'on est, ce qu'on veut, ce qu'on fait.

Et Thierry dans tout ça, ce que je sais de vous, c'est si peu c'est trop peu, c'est vous sentir joueur, présent et impliqué et c'est aussi savoir que Saïd a fermé. C'est sentir votre joie pendant les vernissages au Château des Izards, et c'est passer du temps à écouter les jeunes et leur désœuvrement, sentir qu'ils n'y croient plus, qu'ils n'iront pas voter, qu'ils se sentent oubliés, que l'avenir est bouché, qu'ils ne sont pas les bienvenus, ils disent, qu'ils ne demandent pourtant pas la lune, qu'ils n'essaieront même plus de demander, que c'est déjà plié, qu'ils n'ont pas les mêmes codes et que de là il n'y a qu'un pas pour croire que ce sont eux qu'on accuse à la louche de tous les maux du monde. Ô Thierry, nos affects et la psychologie qui s'invite aujourd'hui dans la sphère épuisée des causes politiques. Et ce que nous fermons et ce que nous ouvrons, ce que nous promettons et ce que nous fabriquons à l'échelle du quartier sans oublier le reste. Et le reste est légion, choses insupportables et choses fabuleuses.

Voilà ce que j'entends, qui dessine l'esquisse d'une imparfaite image d'un instant d'une partir de la fonction de maire. De Coulounieix-Chamiers. Ce que j'entends passer dans les voix en confiance, dans les rires et les cris et les conversations patientes et raisonnables et même gonflées d'amour des habitants d'ici, d'amour enraciné dans un ici friable et comment on avance en ayant cette envie d'un tissu partagé. Thierry, ô la mairie collée à la cité, quand par-delà les mots, les pas nous entrelacent. Ici nous repeuplons. Comment on bosse ensemble et pour le bien commun quand on sait qu'il y a tant à imaginer, quand nous sommes présents, quand nous sommes sensibles, quand je vous sens sensible et présent et curieux, quand on croit que se peuvent de nouveaux fonctionnements à tenter dans les creux et sans laisser gagner l'inertie d'une ville, sa gestion, ses dossiers et sa bureaucratie, et sans laisser gagner ni les blattes, ni l'amiante, ni les ruines moroses d'une fin de règne nu, mais tout ce qui est beau, le peu qui soit humain, ô humains, ô Thierry, comment rêver debout dans la complexité, dans l'effort invaincu qui ferraille furieux pour des joies unanimes. C'est là une question qui se pose, à laquelle on ne cesse d'inventer des réponses.

Je dis Cela se peut, comme nous avons pu. Quand parfois le pouvoir s'ajuste à la puissance et les faiblesses au vif d'une

œuvre généreuse. Il se trouve qu'il suffit dans les deux sens du terme, que ça suffit comme ça toujours la même histoire et qu'il suffit d'un seul, d'une idée, d'un désir, qu'il suffit de s'y mettre et de ne rien lâcher, d'assaisonner l'endroit qui ne manque pas de charme, d'être en poéticien l'ouvrier paysan, l'artisan jardinier d'un espace où chacun serait poéticien. Ô Thierry, Monsieur le Maire, l'audacieuse ambition d'agir avec des mots qui n'existent même pas pour des réalités qui sont à peine écloses, quitte à être poète dans l'arène politique, à perte murmurer dans le fracas connu du monde comme il va, le maigre avènement d'une cosmocratie. C'est tout. Ni plus ni moins. Après ça les paroles s'envolent comme les oiseaux, ça suffit, il suffit de faire et de refaire et de soigner des liens qui sont fondamentaux. Entre nous, entre tout, entre l'épinette bleue et les murs en béton, les pigeons et Khadra, Julien et Alcilia, Rolande et les lichens et le café offert par Yvette un matin sous le micocoulier, entre Yann et Benji, les câbles et les tuyaux et le SPAR et l'école et le centre social, entre Kahlid, Abdel et Zack et le chalet, les orchidées sauvages et les prises électriques et les boules de pétanque et chaque pierre de taille et le polystyrène, entre les clés, les clous, les pneus, les sacs poubelle et les pinces à déchets, la lune le bleu du ciel, Mérouane et la rivière, le travail et Cathie et le droit d'exister et le plaisir d'en être et vous, Thierry et nous.

